BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE.



Isabelle de Nesle.

[catalogue "in fine"]



Quel heureux moment pour Blanche et Isabelle?

ISABELLE DE NESLE

ÉPISODE

TIRÉ DE L'HISTOIRE DU XVe SIÈCLE.

PAR P. D.

TROISIÈME ÉDITION.

> Honore ton père et ta mère, afin que tu vives long-temps sur la terre que le Seigneur ton Dieu te donnera.
>
> Déc. II.



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1852

PROPRIÉTÉ DE

ISABELLE DE NESLE.

—⁂—

I

A l'une des extrémités de cette plaine fertile, appelée Santerre, dans la haute Picardie, du côté de l'orient, s'élevait autrefois sur un délicieux côteau l'ancienne et célèbre ville de Nesle [1].

[1] Nesle, compris aujourd'hui dans le département de la Somme, à peu de distance de la place forte de

Le brillant ruisseau du Lingon, prenant sa course au village de Rouvray, vers le couchant, se partageait à l'entrée de ses murs en deux parties égales, et après l'avoir comme embrassé de ses deux bras, les réunissait ensuite dans un même lit; mais, semblant

Péronne, n'est plus qu'une ville peu considérable, dont les fortifications ont été démolies et remplacées par de charmantes promenades : le souvenir de ce siége et de cette épisode mémorables s'y transmet encore par la voix de la tradition. La famille des comtes de Nesle, passée ensuite dans la branche cadette des ducs de Mailly, a vu son dernier rejeton s'éteindre, il y a peu d'années, dans la personne d'une petite-fille des marquis de Nesle, qui avait épousé le duc Pys de Bavière, neveu du roi de ce pays.

L'unique descendant de cette maison, autrefois si célèbre, et l'illustre comte de Mailly, pair de France et aide-de-camp du duc de Bordeaux sous la restauration. Le magnifique château de cette noble famille est aussi tombé sous la main destructive du temps; il reste seulement une faible partie de ce vaste édifice, qui atteste encore de son ancienne splendeur.

Et campos ubi Troja fuit!....

ENÉIDE.

quitter à regret cet aimable séjour, il ne s'écoulait plus ensuite qu'avec lenteur jusqu'à l'endroit où la Somme le recevait dans son sein.

Au-dessus des arbres verdoyants de ses rives, l'œil découvrait avec admiration les tourelles blanchâtres des remparts; les créneaux élevés des fortifications, et les clochers nombreux de la ville, au milieu desquels dominait, avec majesté, le dôme imposant de l'église collégiale, dont la coupole azurée se confondait avec les nues.

Un des points les plus remarquables de ce coup-d'œil enchanteur, c'était le château magnifique des comtes, marquis de Nesle, qui seul occcupait la partie du couchant : ses hauts murs, ses donjons sans nombre et deux énormes tours, du côté du midi et du septentrion, l'auraient fait prendre pour la citadelle de la ville.

C'est dans cet antique manoir, qui avait donné le jour à tant de valeureux chevaliers, que gémissaient alors, sous le poids de l'infortune, la comtesse douairière de Nesle, Blanche de Luynes, fille de Gaston duc de Chaulnes, et l'aimable Isabelle de Nesle, sa fille, qui n'avait encore vu que seize printemps : elle seule faisait tout son espoir et la plus douce consolation de son veuvage.

Il n'y avait que vingt mois que son digne époux, de Nesle, était mort en combattant avec vaillance contre le duc de Bourgogne, qui assiégeait Picquigny ; et son fils bien-aimé, le généreux Réné de Nesle, parvenu à sa vingtième année, le dernier rejeton de sa noble famille, avait disparu, il y avait peu de temps, au retour d'une partie de chasse, et personne encore n'avait pu découvrir ses traces.

La tendre veuve, pour charmer ses dou-

leurs, ne quittait plus un instant son Isabelle, et elle avait réuni sur elle seule l'affection qu'elle partageait entre son époux et son fils: mais aussi jamais enfant ne se montra plus digne de sa tendresse.

Formée dès son enfance à l'amour de la religion et à la pratique de toutes les vertus, par les leçons et les exemples de la vertueuse Blanche, Isabelle s'était levée comme un beau lis, abritée dans cette innocente solitude contre le souffle contagieux du vice; et son cœur, libre de toute autre affection, ne soupirait que pour la meilleure des mères, qui restait seule à son amour : elle ne vivait que pour la consoler de ses chagrins et faire son bonheur. Oh! heureuses les mères qui, par l'amour de la religion, éloignent avec soin, du cœur de leurs jeunes enfants, le vice qui les dégrade et y éteint la piété filiale, heureux fruit de la seule vertu!

L'année 1472 allait toucher au milieu de sa course ; c'était le soir d'une belle journée du mois de mai. La noble veuve, après un léger repas, qu'elle arrosa de ses larmes au souvenir déchirant d'un époux, d'un fils qu'elle avait perdu, et dont elle voyait les places vides à sa table, se leva subitement et s'adressant à sa fille : « Isabelle, ma bien-aimée, lui dit-elle, je ne sais quel triste pressentiment vient accabler mon âme, et semble me présager de nouveaux malheurs !.... Aujourd'hui, plus que jamais, je ressens toute l'étendue de mon infortune ! veuve, seule, sans défense dans ces jours malheureux de guerres civiles qui désolent la France !... Encore, si j'avais avec moi le courageux Réné !... Le Ciel, m'accablant sous le poids des épreuves, vient de le ravir à mon espoir ! Il semble me délaisser dans l'abandon le plus affreux !.. Mais, ô mon Dieu ! où m'entraîne ma fai-

blesse!.... Pardonnez, Seigneur, aux sentiments que vous avez mis dans le cœur d'une mère!.... Vous avez tout voulu, je m'y soumets ; vous serez pour moi un plus ferme rempart que toutes les armées des rois de la terre! Dieu toujours bon, daignez oublier mes injustes murmures !

Eh ! ne m'avez-vous pas laissé une bien douce consolation dans ma chère Isabelle !...

» — Oh ! oui, dit Isabelle en se jetant dans ses bras, oui, ma bonne mère, je serai toujours votre consolation jusqu'à mon dernier soupir; mais, je vous en supplie, ne vous abandonnez pas ainsi à l'excès de votre douleur, ou, si le souvenir de notre René est doux à votre mémoire, venez avec moi sous ce berceau de tilleuls qui domine la plaine, et là, je vous chanterai quelques stances que m'a inspirées l'absence de mon frère.»

La noble dame y consentit avec joie, et

Isabelle ayant commandé à la fidèle Rufine de lui apporter sa lyre, elles descendirent la galerie majestueuse qui conduisait dans l'intérieur du château; et, traversant une vaste cour, elles se rendirent d'un pas lent sous le berceau de tilleuls.

Le soleil, élargissant son brillant orbite, rougissait la terre de ses derniers rayons; bientôt il disparut et se cacha au sein de l'Océan. Le ciel était serein et sans nuages; tout était calme dans la nature; dans la ville, les derniers tintements de l'airain avaient annoncé aux bourgeois l'heure du couvre-feu, et aux religieux chanoines, celle du repos. Dans la campagne, régnait au loin un profond silence qui n'était interrompu que par les murmures des vents qui embaumaient l'air des parfums de mille fleurs; non loin de ces épais tilleuls, dans le bas de la prairie, le Lingon entraînait avec bruit son onde

murmurante, dans laquelle venait se réfléchir le faible éclat de la lune qui succédait à l'astre du jour. Ce spectacle enchanteur ne fit qu'attendrir encore davantage le cœur déjà si sensible de la bonne Isabelle; et, élevant sa voix douce et mélodieuse, elle chanta, en s'accompagnant de sa lyre :

I

Frivole bonheur ! délicieux mensonges,
Vous avez captivé mes sens,
Déjà tout s'est enfui, semblables aux beaux songes
Qui trompèrent mes premiers ans :
En ta présence, hélas ! je croyais sur ma lyre
Te chanter, ô frère chéri !
Mais quelle est ma douleur ! je regarde et soupire ;
J'y suis, ma mère aussi; mais lui !....

II

O champs aimés des cieux, demeures fortunées,
Dites-nous s'il respire encor,

Nous irons, mère et sœur justement éplorées,
Partout le ravir à la mort :
Car, peut-être, Seigneur, Réné, de tes doux charmes
Ne jouit pas encore aux cieux :
O moment de bonheur, ô terme de nos larmes !
S'il vivait, s'il était heureux ! ! !...

III

En vain, pour dissiper l'ennui de ton absence,
Je cherche d'innocents plaisirs ;
Hélas ! quels plaisirs purs, si loin de ta présence
Pourraient combler mes vains désirs !
Tout rappelle à mon cœur le tendre objet qu'il aime,
Les bois, les vallons, les côteaux ;
Et sans toi ces beaux champs, sans toi Nesle lui-même,
A mes yeux ne semblent plus beaux.

IV

Souvent, près du Lingon, sur ces rives chéries
Qu'il vient arroser de ses flots,
Je vais livrer mon âme aux douces rêveries
Dont mon cœur aime le repos :
Mais bientôt le voyant précipiter son onde,
Fuir à travers un pré fleuri ;
Ainsi, dis-je avec toi, j'ai passé loin du monde
Mes beaux jours, ô frère chéri !

V

O Dieu, soutien du juste, écoute ma prière,
        Doux vœux d'un filial amour ;
Rends mon bien-aimé frère à la plus tendre mère ;
        Daigne nous réunir un jour !
S'il faut pour ce bienfait une épreuve nouvelle,
        Exerce sur moi tes rigueurs ;
Mais épargne ma mère, et sa chère Isabelle
        Près d'elle oubliera ses malheurs !

Elle avait cessé, et les échos d'alentour répétaient encore les derniers sons de sa voix plaintive.

Les serviteurs, partageant la tristesse de leurs maîtresses, avaient écouté de loin dans un respectueux silence, et croyaient entendre la voix céleste d'un chérubin.

La noble veuve sentait son âme attendrie, et sa douleur était comme adoucie par l'abondance de larmes que le chant de sa fille avait fait couler de ses yeux.

Isabelle aussi avait le cœur inondé de tristesse, et sa lyre était toute baignée de ses pleurs.

Cependant l'heure du sommeil était venue; Blanche et sa fille se rendent pleines de pensées attendrissantes dans la vaste chambre où des lits larges et profonds, selon l'usage du temps, leur promettaient un repos tranquille. Elles adressent, de concert, une prière fervente et résignée au Dieu de toute bonté et à la Vierge de consolation, et leurs cœurs ont retrouvé un peu de calme et d'espérance.

II

Le sommeil avait à peine fermé leurs yeux appesantis par les pleurs, que les sons précipités du tocsin et les cris aigus du gardenuit viennent les réveiller avec effroi. Blanche, épouvantée de ces bruits sinistres, se lève précipitamment, vole au donjon le plus proche, et que voit-elle? Grand Dieu! toute la campagne au couchant est couverte de flammes, et la vaste plaine du Santerre ne

paraît plus à ses yeux que comme une mer immense tout en feu.

C'était l'effet de la vengeance barbare de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne.

Irrité de la mort violente de son ami duc de Guyenne, dont il soupçonnait Louis XI, ce prince profita du moment où le roi était retenu dans le midi de la France, pour porter le fer et le feu dans son royaume, moins pour étendre ses conquêtes, que pour assouvir son courroux.

Il partit de Bapaume à la tête d'une brillante armée, ayant avec lui le duc de Calabre, et Raoul, vicomte de Cléry, un de ses zélés partisans. Il passa la Somme à Bray, ville dépourvue de fortifications et qui ne fut bientôt qu'un tas de ruines, ainsi que les bourgs d'Harbonnières, Chaulnes, Lihons et Rosières, qu'il trouva sur son passage.

A la vue de tant d'excès, les femmes et les

enfants ont gagné la retraite de leurs profonds souterrains; mais les hommes, les braves Santernois ont frémi d'horreur, ils se sont levés en masse et ont pris les armes : ils mettent à leur tête les sires de Beaufort, d'Audechy et du Quesnel, tous trois remarquables par leur taille imposante et leur bravoure indomptable, et qui, seuls de toute la noblesse du pays, n'étaient pas alors auprès du roi. Malgré leur petit nombre, ils harcellent sans cesse les troupes du duc, qui frémit de rage de se voir arrêté par un ennemi si faible, qu'il ne peut néanmoins atteindre. Cependant il profite des ténèbres de la nuit pour les poursuivre, et les joint enfin au hameau de Bouchoir, dans un lieu nommé Marteloir. Les braves Santernois ne reculent point cette fois; ils ont vu, au haut des piques des barbares, les têtes de quelques-uns de leurs infortunés camarades : ce spectacle

affreux les transporte d'indignation, et ils se jettent sur l'ennemi, comme un lion furieux sur sa proie.

Etonnés de tant d'audace, les Bourguignons n'opposent d'abord qu'une faible résistance ; mais ensuite, vaincus par la honte, ils se battent avec acharnement : ils tombent néanmoins en grand nombre sous les coups des intrépides Picards, qui, après avoir suffisamment vengé sur une foule d'entre eux la désolation de leur pays, se réfugient avec peu de perte dans la vaste forêt de Guerbigny, où l'armée du duc ne pouvait plus désormais les atteindre.

Ce dernier ne trouva dans la honte de cette défaite qu'un nouvel aliment à sa colère ; et, peu satisfait de la ruine de quelques villages et de plusieurs châteaux, il cherchait un plus noble théâtre pour sa vengeance dans quelque ville fidèle à Louis, son ennemi mortel.

Le perfide Raoul, son confident intime, a pénétré son désir, et c'est vers Nesle qu'il le presse de marcher : une plaie profonde blessait depuis long-temps son cœur.

Le noble Jean de Nesle avait osé plusieurs fois lui reprocher hautement ses coupables excès, en présence même du roi, et Gaston de Chaulnes avait donné de préférence au comte, à cause de ses rares qualités, la vertueuse Blanche, sa fille, que Raoul avait vainement recherchée lui-même. La mort qui avait frappé le comte Jean, au siége de Picquigny, n'avait pu assouvir la haine que Raoul portait à la famille de Nesle, et il avait juré de la poursuivre jusque dans ses derniers rejetons.

Elle ne l'ignorait point, l'infortunée comtesse ; et, à l'approche de l'armée du duc, accompagnée de Raoul, elle prévoyait tous les malheurs qui allaient fondre sur elle.

Pleine de justes alarmes, elle accourt auprès de sa fille, qui s'était déjà levée toute tremblante au bruit confus du château : « O ma fille ! s'écrie-t-elle, nous sommes perdues sans ressource ; les Bourguignons s'avancent en portant partout le fer et le feu ; Raoul de Cléry, notre ennemi mortel, est dans leurs rangs ; le roi, qui est dans le midi avec son armée et la plus grande partie de nos chevaliers, ne pourra nous secourir ! O Ciel ! Que deviendra la timide colombe sous les serres cruelles du vautour !.... Mais non, prenons courage, ma fille, je vais me mettre à la tête des gens de ma maison et des fidèles bourgeois, et avec eux nous nous défendrons jusqu'à la mort !

» — O ma mère ! ô ma digne mère ! réplique Isabelle, ah ! je vous en conjure par toute la tendresse de mon cœur, fuyez plutôt à l'approche de l'ennemi, et conservez-

moi des jours plus précieux que ma propre vie.

» — Eh quoi ! ma fille, répond la comtesse, le visage animé par son courage, oubliez-vous donc quel noble sang coule dans vos veines? N'est-ce pas celui de ces illustres ancêtres, des Guis de Nesle, des connétables, et de tant de braves qui, dans les croisades, dans les armées et à la cour de nos rois, leur ont donné tant de marques de leur valeur et de leur fidélité? Et nous, après de tels exemples, nous abandonnerions lâchement et sans résistance une ville fidèle à son roi, ou nous attendrions tranquillement, au fond de ce château, la mort, et peut-être une vie plus ignominieuse que la mort!.... Non, ma fille, il n'en sera pas ainsi : mon digne époux, mon généreux Réné ne sont plus; c'est sur nous que tous nos fidèles serviteurs tournent les yeux en ce moment,

et nous pourrions fuir et les délaisser !....

» — Non, ma mère, s'écria Isabelle, que ce peu de paroles avaient sensiblement émue; non, nous ne dégénèrerons point. .. je vous suivrai partout où vous irez, je veux vivre ou mourir près de vous! »

Bientôt, sous les ordres du fidèle et vaillant François, intendant du château, tous les serviteurs ont pris les armes, et, les deux héroïnes à leur tête, ils vont se réunir aux bourgeois, que leur présence remplit de courage et de confiance. Bientôt après arriva le gouverneur de la place, nommé le Petit-Picard, avec cinq cents francs-archers et beaucoup de munitions de guerre et de bouche : le connétable ne pouvait leur envoyer que ce faible secours, afin de ne point dégarnir la ville de Saint-Quentin, qu'il avait lui-même à défendre. Néanmoins, c'en fut assez pour inspirer aux habitants une audace in-

croyable, que la vue des ravages de l'armée bourguignonne et la crainte d'un même sort augmentaient encore. Tous se disposèrent à une vigoureuse résistance.



III

Charles, croyant trouver la ville sans défense, avait fait marcher ses troupes pendant toute la nuit en côtoyant le Lingon; et, dès le lendemain, à la pointe du jour, on vit approcher des murs son armée formidable, qui, laissant derrière elle des tourbillons de flammes et de fumée, et recevant en face les premiers rayons du soleil levant qui dorait les riches armures de ses soldats, offrait à

l'œil des assiégés un spectacle capable de les saisir d'effroi.

C'est du côté du midi que le duc dirigea l'attaque, afin de se mettre à l'abri des excursions du connétable, qui aurait pu l'attaquer par derrière ou lui intercepter les vivres. Avant de diriger ses batteries contre la place, il fit aux habitants une sommation de se rendre; mais ils n'en furent point les dupes, et ils lui répondirent généreusement : qu'ils ne remettraient point leur ville entre les mains d'un prince rebelle à son roi, et qu'ils se laisseraient plutôt ensevelir sous ses ruines, que de se soumettre à la tyrannie d'un maître si barbare et si inhumain.

Cette réponse fit bien voir au duc qu'il lui en coûterait plus de peines qu'il n'avait cru d'abord pour réduire cette place; mais son orgueil l'aveuglait, et il comptait pour rien le sang de ses soldats, dans le projet qu'il

avait formé de rendre sa vengeance à jamais mémorable.

Bientôt son artillerie formidable se met à battre les murailles; les couleuvrines, placées sur les tours des remparts, y répondent par un feu soutenu, et l'air retentit d'un fracas terrible qui porte l'effroi dans tous les cœurs. Isabelle, toujours à côté de sa mère, a déjà mille fois tremblé pour les jours du seul objet de sa tendresse, pour les jours de cette nouvelle Jeanne-d'Arc, qui, se multipliant, pour ainsi dire, vole partout sur les murailles, afin d'inspirer à tous le courage qui l'anime.

Le duc éprouvait chaque jour quelque perte nouvelle, tandis que son artillerie, ou mal dirigée, ou mise en défaut par la disposition des lieux, ne faisait aux murs que de légères entailles, que les assiégés réparaient presqu'aussitôt à la faveur de la nuit.

Il voulut un soir les surprendre au milieu de cette opération ; mais, toujours sur leurs gardes, les habitants lui firent essuyer un feu terrible de mousqueterie, joint à une grêle de traits qui mirent en fuite la troupe d'élite envoyée pour tenter cette attaque. Encouragés par ce succès, ou plutôt aveuglés par la présomption, les assiégés essayèrent, à leur tour, d'aller surprendre l'ennemi dans le milieu de la nuit.

Une troupe choisie, commandée par les vaillants Dépillé, Quenescourt, Richard Morel et Foucart, se glissa sans bruit par la porte de Noyon, remonta la rivière et se trouvait déjà aux premiers postes des ennemis, qui, n'étant point sur leurs gardes, allaient tomber sous ses coups, lorsqu'un corps de Bourguignons, qui revenait de fourager, les prit en flanc, les enveloppa ensuite et leur ferma tout chemin à la retraite : ces

braves périrent tous dans la mêlée, après avoir vendu chèrement leur vie.

Cette perte diminua beaucoup les forces et le courage des assiégés, qui ne recevaient d'ailleurs aucun secours du dehors, et commençaient déjà à manquer de munition et de vivres. Pour comble de malheur, les murailles, qui jusqu'alors avaient résisté aux coups redoublés de l'artillerie, en ressentirent les effets, et présentèrent le lendemain une large brèche. Dès lors, l'assaut fut résolu.

Le soleil était à peine levé, c'était le dixième jour de juin, le duc, à la tête de ses soldats, s'approche au pied des murs de la ville; la rivière qui les baigne est comblée avec des fascines, des échelles sont appliquées sur la brèche, et bientôt un essaim de Bourguignons se présente à l'assaut, entonnant déjà des chants de victoire.

De leur côté, les assiégés avaient réuni

toutes leurs forces sur ce point, et, ayant à leur tête la comtesse et sa noble fille, ils les reçoivent avec une vigueur incroyable. C'est alors qu'on vit s'opérer un des prodiges les plus inouis de courage et de vaillance. Trois mille hommes seulement résistent, pendant une journée entière, à une armée nombreuse et formidable. Les uns, animés par les sentiments de vengeance que leur inspire le duc, et excités aussi par les promesses qu'il leur fait, renouvellent sans cesse l'attaque avec acharnement; les autres, sachant qu'ils ont à défendre leurs biens, leur vie, celle de leurs femmes et de leurs enfants, sans espoir d'accommodement avec un ennemi furieux, se défendent comme des lions, et renversent dans la rivière tous ceux qui osent s'avancer sur la brèche.

Plusieurs fois les assiégés et les assiégeants se sont saisis corps à corps; et, après avoir

lutté quelque temps, ils perdent l'équilibre et vont se briser ensemble au pied des murs ; ce n'est de toutes parts qu'un massacre horrible : une égale fureur emporte les deux partis, et elle trouve un nouvel aliment dans la blessure que reçoit d'un côté le duc, frappé d'une flèche au bras droit, et de l'autre la brave comtesse, qui est atteinte à la cuisse d'un coup de mousquet, au moment où elle parcourait les rangs des assiégés : elle est renversée par le coup, et le sang coule en abondance par la plaie.

A cette vue, la sensible Isabelle pâlit, ses sens se troublent, elle ne prononce que ces mots : « O ma mère !... » et elle tombe évanouie dans ses bras. Leurs serviteurs les emportent au château, où les soins nécessaires à leur état leur sont prodigués.

Cependant la nuit venait de séparer les combattants, et le duc, confus et furieux du

mauvais succès de l'assaut et de la résistance opiniâtre des habitants, avait juré de nouveau de n'en épargner aucun.

Le perfide Raoul, de son côté, qui voulait s'assurer de la personne de la comtesse et de sa fille, pour exercer contre elles une vengeance plus cruelle que la mort, fit entrer le duc dans ses desseins, et, dès le matin, on somma le gouverneur et la comtesse de se rendre au camp pour capituler, et éviter ainsi la ruine de la ville et le massacre des habitants.

La comtesse était à peine remise de ses fatigues et de ses douleurs, lorsqu'on vint l'informer de cette nouvelle. Quelle cruelle anxiété pour son cœur!

La résistance est désormais impossible; le nombre des assiégés est diminué considérablement; ils sont épuisés de faim et de fatigue; elle ne peut plus les encourager par

sa présence ; ce jour sera assurément le dernier pour cette ville infortunée, sur laquelle le barbare va faire tomber tout le poids de sa colère.

D'un autre côté, elle ne peut se fier à la bonne foi de ce perfide ; elle soupçonne quelque ruse dans cette proposition, et elle tremble d'aller se mettre par là entre les mains de l'irréconciliable Raoul.... Mais son cœur s'est attendri sur le sort de tant d'infortunés, et elle risquera tout, dans le désir de les sauver. Elle répond donc au gouverneur de l'attendre ; et le fidèle François reçoit l'ordre de disposer son char avec des coussins, pour la transporter au camp du duc.

Déjà la trompette des gardes a retenti, et les serviteurs consternés accompagnent la noble dame dans un morne silence ; Isabelle, accablée par l'impression pénible qui oppressait son cœur, avait à peine trouvé

quelques instants d'un sommeil interrompu : dans le délire qui la transporte, elle n'avait répété toute la nuit que le doux nom de sa mère. A son réveil, elle entend le bruit du char et des trompettes ; la fidèle Rufine veillait à ses côtés ; elle l'interroge tout inquiète.... Rufine lui révèle le départ inopiné de Blanche, et aussitôt toute la maison retentit de ses cris de désespoir : « Oh ! ma mère !.... ma tendre mère !.... où allez-vous sans moi ! »

Elle se couvre à peine de quelques vêtements, se précipite hors de sa chambre, et vole vers le char qui venait de sortir de la grande cour ; elle criait de toutes ses forces aux gardes : « Arrêtez, je vous en conjure, ne me séparez point de ma bonne mère.... je veux mourir avec elle ! »

Heureusement, les gardes l'ont aperçue avant de franchir le pont-levis de la porte

de Roye, et en un clin-d'œil Isabelle est dans les bras de sa mère, contente et désolée tout à la fois de la présence de sa chère enfant. Dès qu'ils furent arrivés au camp, le duc, qui avait résolu de détruire la ville, mais qui voulait seulement, par ces apparences, satisfaire la vengeance personnelle de Raoul, fit des propositions si dures, qu'on ne pouvait les accepter. Ce fut en vain que la comtesse se jeta à ses pieds; ni ses larmes ni ses prières ne purent fléchir ce cœur irrité. Seulement, poursuivant son projet de dissimulation, il ajouta que, par égard pour sa famille, il la conserverait dans son camp avec ses serviteurs pour la sauver du carnage, et qu'après qu'il aurait emporté et détruit la ville, elle pourrait se retirer partout où elle voudrait. Blanche comprit alors toute l'étendue de sa disgrace; elle vit bien qu'elle n'était plus libre; et, levant les mains

au Ciel, elle demanda un nouveau secours, pour supporter les malheurs qui allaient encore peser sur elle et sur l'aimable Isabelle, qu'elle était heureuse du moins d'avoir à ses côtés.

Le gouverneur, irrité de cette lâche perfidie, rentra dans la ville, annonçant la trahison du duc envers la comtesse et les conditions infâmes qu'il proposait. Ce ne fut qu'un cri d'horreur de toutes parts ; on vit bien qu'il n'y avait plus d'espérance, et chacun se prépara à une mort glorieuse, préférable à la servitude et à l'infamie !

Déjà vingt bouches d'airain vomissent un feu terrible contre la ville et contre ses murs ; mille trompettes bruyantes ont annoncé un assaut général : tout ce qui reste d'habitants, capables de défense, est sur les remparts ; le courage du désespoir étincelle dans leurs regards : vingt fois l'ennemi a planté

son étendard sur la brèche, et vingt fois il a été renversé par la main d'un brave. Enfin les assiégés s'épuisent; leurs rangs diminuent à chaque instant; ils tombent tous alternativement les armes à la main, couverts de blessures, et les Bourguignons sont sur le haut des murs.

Qui pourrait retracer ici le tableau effroyable d'une ville emportée et saccagée par des ennemis furieux d'une longue résistance, et semblables à des tigres altérés de sang? Tout tombe sous leurs coups : la faiblesse du sexe, la tendresse de l'âge, les cheveux blancs de la vieillesse, rien n'est capable d'émouvoir ces cœurs barbares.

Cependant, à l'approche de l'ennemi, un grand nombre de femmes, d'enfants et de vieillards s'étaient réfugiés dans la grande église de Notre-Dame, dans cette église collégiale, si célèbre par son antiquité et par

sa structure gothique et imposante ; c'était dans son enceinte que s'était tenu, en 1200, sous Philippe-Auguste, un concile célèbre, présidé par le cardinal Octavien, évêque d'Ostie, à l'effet de réconcilier avec le roi de France le pape qui avait lancé un interdit sur son royaume, à cause de son divorce avec Ingelburge, sœur du roi de Danemarck.

Les infortunés assiégés se flattèrent en vain de trouver un asile dans ce lieu sacré, où tous les membres du chapitre et le clergé de la ville s'étaient réunis, adressant au Ciel de ferventes prières, afin de détourner de dessus leur tête le fléau qui les menaçait.

Le vénérable doyen, Pierre Bacouël, avait levé son bras appesanti par les années, et donné une absolution générale à tout le peuple qui l'environnait. Le respectable Aubrelicque, curé de la ville, ministre d'une

vertu et d'un courage héroïques, s'était placé à la porte du temple du Seigneur, et, par sa figure noble et imposante, aurait pu, comme un autre saint Léon, arrêter ce nouvel Attila.

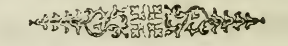
Mais non, le cruel vainqueur ne respire que la vengeance; l'aspect de cette foule inoffensive qui lève les mains vers le Ciel, le spectacle imposant de ces ministres revêtus de leurs habits sacerdotaux ne peuvent arrêter sa fureur: lui, prince chrétien, il franchit le seuil du sanctuaire du Dieu trois fois saint; il viole cet asile sacré: il s'avance à cheval dans cette enceinte redoutable; la main sacrilège de ses soldats immole sans peine cette multitude de victimes; les prêtres du Seigneur tombent aussi sous leurs coups, le lieu saint est profané; on y nage dans le sang, qui s'en écoule à grands flots et qui va rougir les eaux du Lingon; et, à la vue de ce carnage affreux, le sanguinaire Charles fit en-

tendre ces paroles indignes d'un être humain : « qu'il voyait un beau spectacle et qu'il avait de bons bouchers. »

Le lendemain, 13 juin, il poussa encore plus loin la barbarie, et fit pendre le gouverneur de la place et plusieurs autres prisonniers, après leur avoir fait couper le poing.

Le 14, il fit démolir le château et raser les murailles, après quoi il mit le feu à tous les quartiers de la ville, et lorsqu'il la vit couverte, dans toute son étendue, de cendres et de ruines, et que le vaste dôme de cette illustre église collégiale se fut écroulé avec fracas pour servir comme de tombeau à tant de victimes immolées dans son enceinte, le cruel duc dit à ceux qui l'environnaient, avec l'accent d'un homme dont la vengeance a satisfait l'orgueil et calmé la colère : *Voilà les fruits que porte l'arbre de la guerre !*

Telle était la fureur de ce prince, qui, par la plus fausse idée qu'on puisse avoir de la générosité et du point d'honneur, croyait rendre immortelles, dans la postérité, les vengeances qu'il prétendait tirer de la mort d'un ami et des insultes que le roi avait pu lui faire.



IV

Cette ville, autrefois si belle et si florissante, n'est plus qu'un monceau de cendres et de décombres ; ce château magnifique, antique manoir d'une des plus nobles familles de France, est tombé tout entier sous la main de ces nouveaux Vandales ; tous les habitants ont péri par le glaive ennemi ; deux seulement, nommés Paillet et Chrétien, ont échappé au carnage ; et la tradition a conservé

jusqu'aujourd'hui le souvenir du lieu où ils s'étaient réfugiés.....

Mais les barbares! ils ont forcé l'infortunée comtesse et sa tendre Isabelle à être témoins de ce spectacle déchirant : le cœur de Blanche est en proie aux douleurs les plus vives; celui d'Isabelle paraît insensible à tous les autres maux; elle ne pense qu'à sa mère, et lui prodigue les soins les plus empressés.

Cependant une lueur d'espérance est venue briller à leurs yeux. En s'éloignant vers Roye, pour lui faire sentir également les effets de sa vengeance, le duc permet à Blanche de se retirer partout où elle voudra, dans ses terres, afin d'y passer avec sa fille le reste de ses jours. La noble dame n'hésite pas un instant.

Au milieu de la forêt de son domaine de Beaulieu, peu éloigné de là, elle possédait une superbe métairie environnée d'enclos et

de promenades magnifiques. Le vertueux et fidèle Simon, qui la faisait valoir, était un de ses vassaux les plus dévoués.

C'est vers ces lieux qu'elle se dirige; le jour était déjà sur son déclin, et ses serviteurs attentifs conduisaient lentement son char, pour ne point renouveler les douleurs de sa plaie récente.

La nuit était venue, et déjà l'on s'était avancé de quelques pas dans les avenues bordées de sombres taillis, lorsque tout-à-coup une décharge terrible de mousquet se fait entendre. Quatre des serviteurs sont renversés, les autres saisissent leurs armes; mais ils sont bientôt assaillis par une troupe de gens armés qui sortent de la forêt, qui les accablent sous leurs coups et se saisissent des rênes.

Isabelle a senti le danger, et, au premier effroi, succède en elle un courage intrépide,

inspiré par l'amour filial ; elle oublie son sexe, son âge, sa faiblesse; elle s'élance hors du char ; elle se jette avec une aveugle intrépidité sur ces perfides assassins, et veut leur arracher les rênes des mains ; mais les cruels qui, à son costume négligé, la prennent pour la suivante d'Isabelle, la frappent de leur épée et la repoussent avec fureur contre les pierres de la route où elle va se briser, et le char s'éloigne avec la rapidité de l'éclair.

Tel qu'un beau lis, foulé aux pieds pendant la nuit, se fane et perd en un instant l'éclat de sa blancheur, ainsi l'innocente Isabelle, renversée sous les coups de ces assassins, était là gisante, évanouie et souillée de son propre sang.

Ce ne fut que vers le matin, lorsque la fraicheur vint saisir ses membres abattus, qu'elle se réveilla comme d'un songe. Mais,

grand Dieu ! quel spectacle se présente devant ses yeux ! Elle aperçoit à ses côtés les cadavres de ses infortunés serviteurs. « Où suis-je ? s'écrie-t-elle avec l'accent de la douleur la plus amère ! O ma mère, ma tendre mère, où êtes-vous ? ne vous verrai-je donc plus jamais, ô ma mère !... » Elle n'en peut dire davantage ; sa voix expire sur ses lèvres, et elle retombe de nouveau sans connaissance.

Ces cris plaintifs ont été entendus ; Simon, ce vassal si dévoué, avait été effrayé la veille par le bruit des mousquets des assassins ; il avait aussi aperçu de loin les flammes qui dévoraient la ville de Nesle ; et ses justes alarmes, sur le sort de la bonne comtesse et de sa fille, l'avaient empêché de fermer l'œil de toute la nuit.

Avant le jour, il était accouru au bord de la forêt, dans l'espérance de rencontrer quelque fuyard qui pût l'instruire sur le sort de

ses maîtres, qu'il eût désiré sauver, même au péril de sa propre vie.

Il approche du chemin et voit avec horreur les corps de plusieurs hommes étendus sans vie sur le chemin, et, à leurs côtés, celui d'une jeune fille.....

A mesure qu'il avance, ses alarmes redoublent; il reconnaît la livrée, et il ne doute plus des malheurs de l'infortunée comtesse. Tous sont inanimés; la jeune fille seule respire encore..... Il regarde..... C'est Isabelle! Isabelle dont il a si souvent éprouvé la douce bienveillance, lorsqu'elle le visitait avec sa vertueuse mère. Quel coup affreux pour ce fidèle serviteur! Aussitôt il la charge sur ses épaules, et, versant des larmes abondantes, il la conduit à travers la forêt dans sa paisible demeure. Sa femme, ses enfants éplorés lui préparent un lit propre, et l'environnent des soins les plus tendres. Enfin,

Isabelle a poussé un soupir, et ils en ont tressailli de joie : cette innocente victime ouvre les yeux, et sa bouche prononce le nom de sa mère.

Elle était déjà bien loin, la mère d'Isabelle ! Les cruels ravisseurs, peu sensibles à ses souffrances, l'entraînaient avec rapidité vers le château-fort de Cléry, et, par cette course précipitée, ils lui faisaient endurer toutes les douleurs de la mort.

Avant d'arriver aux portes de Péronne, ils s'aperçurent que celle qu'ils avaient percée de leur glaive était la fille de la comtesse, et que la compagne de Blanche n'était qu'une de ses domestiques. Alors, pour éloigner tous les témoins de leur crime, ils profitent de leur passage auprès de la Somme, saisissent l'infortunée, la jettent dans cette rivière profonde, et ôtent par là à la comtesse sa dernière consolation.

Après avoir traversé silencieusement la ville de Péronne, ils arrivent enfin, dès les premiers rayons du jour, aux pieds des murs de l'antique château de Cléry, où le cruel Raoul, qui les avait précédés, attendait avec anxiété l'issue de son attentat. Son cœur infâme s'est réjoui à la vue de sa proie, et il s'est consolé de la mort de la fille, par la joie barbare de tenir entre ses mains la mère, cette femme dédaigneuse, qui avait autrefois méprisé son affection et repoussé sa main. Ses satellites reçoivent de l'or en abondance pour prix de leur crime et d'un secret éternel. La crainte d'une vengeance terrible l'a déjà imposé à tous ceux de sa maison.

Blanche est d'abord traitée avec assez d'égards ; on appelle le docteur Miltag, le plus habile médecin du pays, et, par ses soins la plaie de sa jambe, enflammée par une course si brusque, s'améliore tous les jours ;

mais celle de son cœur est encore toute saignante. Elle a vu tomber à ses côtés, baignée dans son sang, Isabelle, la plus tendre des filles, sa douce et unique espérance..... Elle se voit maintenant entre les mains d'un ennemi perfide, dont elle a déjà pénétré les trames odieuses; mais Blanche a ranimé toute l'énergie de son courage et de sa vertu; elle saura plutôt mourir que trahir sa conscience et déshonorer le sang qui coule dans ses veines. Le seul mal au monde qu'elle redoute, c'est d'offenser son Dieu. Raoul furieux l'a appris de sa bouche, et, se flattant de la réduire par les souffrances, il la fait jeter dans un cachot infect, ordonne de la traiter durement, et quitte son château pour aller rejoindre le duc de Bourgogne au siége de Beauvais.

V

Revenue de son évanouissement, Isabelle, de son côté, avait ouvert ses humides paupières, et reconnu le brave Simon et toute sa famille : ses blessures n'étaient point mortelles, et des bras empressés mettaient tous leurs soins à les panser. Elle demande quelque rafraîchissement pour calmer son agitation ; et, après avoir raconté, en quelques mots entrecoupés de larmes,

les tristes évènements de la veille, elle les prie de bien garder le secret de sa retraite, d'aller ensevelir les corps de ses malheureux serviteurs, et de découvrir, s'il est possible, quelques traces de sa mère chérie ; puis, leur faisant signe de se retirer pour goûter quelques moments de repos, elle laissa retomber sur son chevet sa tête accablée par une douleur profonde.

Cependant, Simon, accompagné de son fils aîné, s'empresse d'aller recueillir les corps des malheureux serviteurs, avant que le jour soit plus avancé ; il les place en les arrosant de ses larmes, sur un chariot qu'il environne de paille, afin que leur mort étant inconnue, la retraite d'Isabelle soit plus assurée; et, ayant creusé une large fosse dans un de ses enclos, il les y dépose en secret, pendant que toute la pieuse famille s'unit à lui, pour adresser au Ciel de

ferventes prières en faveur de ces innocentes victimes de la fidélité.

Cependant, Simon revenait, avec toute sa famille éplorée et silencieuse, de rendre les derniers devoirs au fidèle François et aux autres victimes, lorsque, approchant de sa demeure, il lui semble entendre la voix d'Isabelle qui poussait des cris plaintifs : il ordonne à ses gens d'arrêter, avance seul et sans bruit auprès de sa chambre ; il écoute, et il entend ces plaintes amères, capables de percer le cœur le plus dur.

« O Ciel! à quelles douleurs m'avez-vous réservée ! Quoi, si jeune ! condamnée d'abord aux chagrins les plus amers par la mort de mon digne père et la perte d'un frère chéri ; et aujourd'hui encore, enlevée, par la perfidie du séjour de mes ancêtres, de ces lieux si doux de mon enfance ; les avoir vu tomber en cendres et en ruines sur le corps de tant

de braves vassaux immolés par un ennemi furieux!... C'est trop peu de tous ces maux! il m'a fallu encore me voir frappée moi-même, à côté de nos fidèles serviteurs! me voir arracher inhumainement des bras de la meilleure des mères, qui, seule, pouvait me consoler de tant d'infortunes!... Ah! les barbares! qu'en ont-ils fait? Hélas! l'auront-ils aussi immolée avec la pauvre Rufine! l'auront-ils enfermée dans un obscur cachot! Ah! ma mère, ma tendre mère, je veux vous chercher par toute la France! que ne puis-je être auprès de vous, afin d'adoucir et partager vos douleurs, afin de mourir à votre place... O Seigneur! qu'ai-je donc fait pour attirer tant de maux sur ma tête? Ne vous ai-je pas toujours servi dès l'enfance avec la piété la plus tendre? L'innocence n'a-t-elle pas toujours régné dans mon cœur? Et cependant les méchants triomphent; ils sont

dans l'opulence et la prospérité ; et nous, qui n'avons ouvert la bouche que pour vous louer et vous bénir, vous paraissez nous accabler sous le poids de la plus sévère justice !....

» — Arrêtez, ô noble demoiselle, s'écrie Simon, en entrant tout ému de ses plaintes, arrêtez, dit cet homme simple, instruit à l'école de l'Evangile ; cessez d'accuser le Seigneur comme s'il était injuste envers vous ! L'instant où il nous afflige est souvent celui de sa bonté et de sa miséricorde ; c'est, dit-il à Tobie, parce que vous étiez juste, qu'il a fallu que la tentation vînt éprouver votre cœur : non, Dieu ne punit point ceux qui lui sont fidèles, lorsqu'il les afflige ; il ne veut que les purifier en les faisant passer par le creuset de l'adversité; c'est le méchant seul qui est puni au milieu de la prospérité apparente qui l'environne; il est

déchiré par les remords de sa conscience; la paix ne peut entrer dans son âme criminelle; et la main d'un Dieu juste s'appesantit sur sa tête, souvent même dès cette vie, en attendant les rigueurs de sa justice dans l'autre. Ceux qui l'aiment au contraire trouvent, même au milieu des souffrances les plus cruelles, les plus douces consolations. Le cœur est ravi à la lueur de cette espérance céleste qui leur présente un bonheur, des délices inouies pour terme de quelques légers moments de tribulations... et souvent même, dès cette vie, le Seigneur se plaît à les arracher de l'abîme de tous les maux, alors que tout paraît désespéré, afin qu'en les relevant et les faisant triompher, ils ne puissent méconnaître les effets de sa puissance et de sa bonté. O digne fille d'une mère vertueuse et chrétienne! rappelez-vous ses sages leçons et ses pieux exemples, et reposez-vous avec

confiance sur la douce providence d'un Dieu, qui est le protecteur de l'orphelin et le soutien du faible. Il est vrai que nous n'avons pu découvrir aucune trace de votre respectable mère; mais Dieu l'aura protégée, espérons-le, et vous la reverrez encore!....

» — O respectable Simon, vous avez répandu le baume dans mon cœur!... Insensée, j'accusais ce Dieu de bonté, qui, au milieu même des adversités les plus rigoureuses, ne veut que le bonheur de ses enfants!.... Oui, je le vois, la grandeur et l'opulence auraient pu enfler mon jeune cœur et l'égarer. Par ces afflictions passagères, il veut sans doute m'apprendre à ne chercher le vrai bonheur que dans la paix d'une conscience pure, et me faire boire au calice de la tribulation, pour me rendre plus sensible un jour aux maux de mes semblables! Non, ma bouche ne fera plus entendre de mur-

mures ! mon front se pliera doucement sous la main du Dieu qui me frappe et qui m'aime! Mais vous, ô Seigneur tout-puissant, soutenez ma faiblesse, protégez aussi ma mère partout où elle se trouvera, et accordez-moi, pour prix de ma soumission, de pouvoir encore me jeter dans ses bras !

» — Que je suis heureux, ô digne fille de Blanche ! de voir renaître en votre cœur ces doux sentiments du vrai chrétien, seuls capables de le consoler et d'adoucir ses maux ! Ah ! qu'on est malheureux quand on souffre et qu'on n'est pas éclairé et soutenu par la religion ! Partout elle est grande, elle est belle et digne de nos hommages ; mais c'est dans les afflictions qu'elle déploie davantage sa puissance, et qu'on en sent mieux tout le prix ! Tandis que l'infortuné qui ne la connaît point, cherche loin d'elle de vains soulagements qui ne font qu'augmenter sa sen-

sibilité et aigrir ses maux, tandis que le faux sage, forcé de dépouiller en secret cette fermeté dont il se pare, s'abat et se décourage, l'âme simple et fidèle, instruite sur les mérites et les avantages qui accompagnent les souffrances, se relève et en tire son salut et sa gloire; elle y puise d'importantes leçons, et, encouragée par les motifs les plus puissants, elle s'y exerce aux plus grandes vertus : aussi les souffrances sont-elles le triomphe de la religion!....

» — Vos paroles, ô vertueux Simon! achèvent de reveler mon courage abattu par mes malheurs. Mais je dois vous rassurer sur le sort de votre chère fille la bonne et fidèle Rufine; elle vit, elle est auprès de ma mère, et c'est un adoucissement à mes maux de penser qu'elle retrouvera en elle tous les soins et la tendresse de sa fille infortunée! Maintenant, je rends graces au Seigneur qui

a bien voulu m'envoyer votre secours, au moment où j'allais périr sans ressource; je serai heureuse de passer quelque temps auprès de vous, afin de rétablir mes forces épuisées et de guérir mes blessures; mais ensuite je veux aller chercher ma tendre mère au milieu de tous les dangers, me réunir à elle ou du moins la soulager dans ses maux!

» — Vos désirs sont justes, ô fille incomparable; je vous aiderai à les remplir, malgré la peine que j'aurai à vous voir quitter cet asile où vous êtes en assurance; mais à présent, pensez, je vous prie, à vous remettre de tant de fatigues et de souffrances, et comme votre état est meilleur, je vais vous vous faire servir quelque nourriture dont vous devez avoir besoin. »

A ces mots, Simon appelle sa femme et ses enfants, qui furent ravis de joie de voir

l'aimable Isabelle assise sur son lit, et leur parlant avec douceur et bonté.

Le calme et les consolations que son cœur puisa dans les doux sentiments de la religion influèrent considérablement sur sa santé, et, au bout de quelques semaines, elle se trouva parfaitement rétablie, sans autre souffrance que celle de la séparation de sa tendre mère.

Afin d'ôter à ses ennemis toute idée de la présence d'Isabelle dans la métairie de Beaulieu, Simon, d'après son désir, la forma à quelques travaux rustiques les plus à sa portée, ce qui contribua aussi beaucoup à fortifier son tempérament.

A peine Isabelle se vit-elle suffisamment formée à ce genre de vie laborieux, qu'elle résolut d'accomplir le généreux projet qui occupait continuellement ses pensées. Le fidèle Simon était affligé de la laisser ainsi

s'éloigner de lui, mais il n'aurait pu la retenir davantage. Il s'efforça donc de lui ramasser une somme d'argent pour les besoins qu'il prévoyait, et de lui disposer un trousseau convenable. Puis, s'étant chargé lui-même de son léger bagage, ils partent tous deux au milieu des larmes et des bénédictions de cette bonne famille, et ils vont travailler à accomplir le projet qu'Isabelle avait confié au fidèle Simon.

VI

C'ÉTAIT par un jour nébuleux de la fin de l'automne ; un brouillard épais couvrait toute la terre ; le moment était favorable, et ils en profitaient afin de mieux cacher leur marche. Et où cheminait-elle donc ainsi la pauvre Isabelle, de pied, dans une traverse longue et difficile ? Son cœur la dirigeait vers Cléry, vers le château du perfide Raoul, dans l'espérance d'y trouver peut-être sa bonne mère.

Il eût été dangereux, dans ces temps de guerre, de voyager à cheval sur les grandes routes, et surtout de traverser la ville de Péronne, qui appartenait au duc de Bourgogne; il fallait donc faire un long détour par des chemins pénibles, et passer la Somme sur une barque, afin d'arriver au terme de ce voyage.

Par une providence admirable, Simon connaissait parfaitement une route détournée qu'il avait pratiquée souvent dans les visites qu'il rendait à son oncle, prieur de l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, près Péronne, sur la hauteur qui domine la vallée de Cléry; c'est là que ce brave serviteur voulait s'adresser, afin de trouver les moyens d'accomplir le pieux dessein d'Isabelle.

La route se fit heureusement et sans danger pour elle, la blancheur de son teint et la douceur de ses traits avaient été altérés par

les rayons brûlants du soleil, dans les travaux des champs, auxquels elle s'était livrée pendant l'été, et son visage, rembruni par la chaleur, avait un aspect plus mâle.

« N'êtes-vous pas bien fatiguée? » lui disait de temps en temps son fidèle compagnon de voyage.

« Il est vrai que je n'ai jamais fait une aussi longue marche; mais toutes les souffrances ne sont point comparables à l'espoir et au doux plaisir de revoir ma mère!..... »

L'heure de none sonnait au clocher élevé de l'abbaye, lorsqu'ils gravissaient la côte escarpée du Mont-Saint-Quentin; bientôt ils sont en face d'un superbe portique; ils entrent; et, traversant de silencieuses galeries soutenues par des colonnes de marbre, ils arrivent dans la magnifique chapelle où ils vont rendre graces à Dieu de l'heureux succès de leur voyage; une larme est tombée des

yeux de la jeune fille, à la vue du sanctuaire du Seigneur, à la pensée de ses murmures contre le ciel, et au spectacle édifiant des religieux qui chantaient en chœur, et dans un saint respect, les louanges du Très-Haut, comme elle l'avait souvent vu dans son enfance, lorsque Blanche la conduisait dans la collégiale de Notre-Dame de Nesle.

Le prieur ne tarda point à venir, sur la demande des voyageurs qui l'attendaient au parloir. C'était un vieillard septuagénaire, plein de force et de santé, malgré son grand âge, et qui, par son air tout à la fois respectable et bienveillant, pouvait inspirer la confiance même aux plus timides.

Aussi, connaissant sa rare prudence, Simon n'hésita-t-il pas à lui confier le sujet de son voyage. Après avoir écouté avec attention le récit du fidèle serviteur : « O noble

demoiselle ! dit le respectable religieux, le Dieu qui prend soin des oiseaux du ciel ne vous abandonnera pas, vous infortunée, vous orpheline et son enfant. Confiez-vous tout entière dans sa divine providence; elle veille sur vous; c'est même elle qui en ce moment m'inspire une pensée bien propre au succès de votre pieux dessein. Je connais particulièrement à Cléry un chrétien vraiment digne de ce nom, appelé Vulphy : c'est un pêcheur de son état, déjà assez vieux et sans enfants; j'ose croire, qu'à ma recommandation il vous prendra chez lui. Comme il a seul le droit de pêche dans les eaux du vicomte, il vous sera facile d'avoir l'entrée du château ou de parcourir les environs. Vous n'aurez rien à craindre de la part de ce saint homme, ni de celle de la pieuse Gertrude, sa femme, dont les exemples vous seront d'une grande utilité; et

puisque Simon ne peut rester hors de chez lui que fort peu de temps, reposez-vous ici aujourd'hui, je vous ferai disposer un logement dans une petite ferme du monastère, qui est au-dehors des cloîtres, et j'espère que demain vous pourrez aller habiter Cléry avec Vulphy, que je vais faire prévenir aussitôt.

» — O Seigneur! soyez béni, s'écria la jeune demoiselle en élevant les mains vers le ciel; soyez béni de vouloir seconder ainsi mon juste dessein, et de diriger les évènements pour me conduire enfin peut-être auprès de ma tendre mère. »

Cependant le moment du départ de Simon arriva; et, en quittant la noble fille de ses maîtres, il ne put retenir ses larmes; il lui promit de revenir dans un mois au monastère avec tous les secours possibles, et il partit en adressant au ciel des vœux sin-

cères pour le succès de ses pieux desseins.

Le spectacle édifiant qu'elle avait sous les yeux ne fut point sans fruit pour Isabelle. Son corps était accablé par la fatigue d'une route inaccoutumée ; mais son âme n'avait pas moins besoin de calme et de consolation. Le digne prieur avait gagné toute sa confiance, et c'est à ses pieds qu'elle alla déposer le fardeau de quelques murmures qui accablaient cette conscience toujours pure, et c'est de sa main qu'elle reçut dans son cœur le Dieu de bonté qui soulage ceux qui souffrent et qui donne la force aux faibles.

Elle revenait du temple saint, pleine de courage et d'espérance ; une douce joie brillait dans ses yeux, quand Vulphy arriva à l'abbaye. Le prieur, l'ayant appelé près de lui, lui dit : « Que connaissant son bon cœur et sa sincère piété, il n'avait pas hésité

un instant à compter sur lui pour une œuvre de dévouement et de charité : que la jeune personne qu'il avait sous les yeux était une fille infortunée appartenant à de respectables parents, obligée de s'éloigner d'eux à cause des malheurs de sa famille ; qu'elle lui avait été amenée par son propre neveu, le vertueux Simon : que cette fille était un modèle de douceur et de vertu, et qu'il pourrait la prendre auprès de lui ; que, vu son grand âge et celui de son épouse, on ne trouverait pas extraordinaire qu'il eût pris quelqu'un pour les seconder et les soulager, et qu'il pouvait l'assurer d'avance que Gertrude et lui en recevraient toutes sortes de secours et de consolations. »

Il n'en fallut pas davantage pour déterminer cet homme vraiment chrétien.

Après lui avoir recommandé le plus grand secret, et avoir donné à tous deux sa béné-

diction, le vénérable religieux les conduisit jusqu'à la porte du monastère, en assurant Isabelle qu'il lui rendrait au besoin tous les services qui seraient en son pouvoir.

A peine furent-ils sortis de l'enceinte du monastère qu'apparut, aux yeux de la digne fille de Blanche, le château antique du redoutable Raoul. Au milieu d'une vaste plaine d'eau qui s'étendait au loin, s'élevaient, comme du sein d'une île, les murs épais et les donjons nombreux de cette demeure immense, que vingt pont-levis, défendus par des gardes vigilantes, rendaient inabordables.

La vue s'égarait en contemplant ce groupe d'édifices vastes et immenses, ces tours énormes et surtout cette chapelle magnifique que renfermait ce manoir seigneurial, offrant au loin l'aspect d'une petite ville environnée de forts remparts.

A ce spectacle, le cœur d'Isabelle battait avec force ; peut-être que là gémissait sa tendre mère sous le plus dur esclavage. Ne verrait-elle que des murs, si elle savait qu'ils renferment l'objet le plus cher à son cœur, elle serait déjà plus heureuse.

Pleine de ces douces pensées, elle a descendu le court espace qui mène de l'abbaye à la vallée de Cléry, et la bonne Gertrude reçut avec joie son mari et Isabelle. Instruite bientôt de toute l'affaire, elle se réjouit du secours favorable que le Ciel lui envoyait, au moment où ses forces, commençant à l'abandonner, ne lui permettaient plus de donner tous ses soins au ménage.

Vulphy et Gertrude étaient enchantés de la douceur, de la docilité et de l'application d'Isabelle ; celle-ci en effet allait au-devant de leurs moindres désirs, et ils éprouvaient

un grand soulagement dans leur vieillesse par les soins empressés qu'ils en recevaient. Cependant Isabelle, tout occupée de son projet, avait pensé que la profession même de Vulphy lui offrait un moyen de le faire réussir, si sa mère, suivant ses prévisions, était renfermée dans les prisons du château, dont chaque soupirail donnait du côté de la rivière.

Vulphy avait seul le droit de pêche dans les eaux du vicomte, moyennant de certaines redevances, comme de fournir sa table des plus beaux poissons, et de faire chaque nuit la ronde sur sa barque autour des murs du château, afin de le préserver de toute surprise ; car les méchants ne dorment jamais en paix, au milieu même des plus forts remparts et de la garde la plus nombreuse.

Raoul, il est vrai, était retourné auprès

du duc de Bourgogne ; mais l'intendant du château était aussi cruel que lui ; et, bien loin de s'éloigner de ses intentions criminelles, il affectait encore de mériter ses bonnes graces par un excès de sévérité. Vulphy devait donc chaque jour vers minuit, monter sur sa barque, donner un coup de trompette pour avertir de sa présence la sentinelle placée au-delà du pont-levis dans l'intérieur, et ensuite fournir sa course autour des fortifications qui environnaient le château.

Isabelle pria Vulphy de vouloir bien la prendre avec lui pour ses courses nocturnes ; le vieillard y consentit volontiers ; bientôt celui-ci étant légèrement indisposé, Isabelle lui proposa de la laisser seule ; et, ayant obtenu enfin ce qui était l'objet de tous ses vœux, cette jeune fille, que l'amour de sa mère rendait intrépide, se couvrait du man-

teau du pêcheur, montait sur la barque à minuit, donnait le coup de trompette, et faisait la ronde avec la même vigilance que le vieux Vulphy.

Le vieillard s'applaudissait de cette bonne volonté d'Isabelle qui lui procurait un repos plus long et plus tranquille, et la jeune fille se réjouissait de cette heureuse circonstance qui lui donnait l'espérance de pouvoir découvrir sa mère.

Vingt fois déjà, elle a passé auprès de chaque soupirail de ces noirs cachots du vicomte, où l'on savait bien que sa cruauté retenait beaucoup de victimes de ses vengeances; et, à chaque fois, elle a éprouvé dans son cœur je ne sais quoi de doux et de pénible tout ensemble : elle n'ose approcher d'aucun. Peut-être sa tendre mère y est renfermée; mais elle ignore dans lequel; une seule parole adressée imprudem-

ment peut les perdre toutes les deux. Dans cette étrange perplexité, c'est au Ciel qu'elle s'adresse ; c'est de lui seul qu'elle avait appris à attendre tout secours.



VII

Gertrude se déchargeait très-volontiers sur l'obligeante Isabelle de toutes les courses, désormais au-dessus de ses forces, et elle lui faisait porter à sa place le poisson à la ville et au château.

Un jour que la femme du portier considérait plus attentivement la jeune commissionnaire : « Vois donc, dit-elle à son mari,

combien cette jeune fille ressemble à cette bonne dame qui est à la prison du côté des prairies. »

Le sévère portier lança à sa femme un coup-d'œil farouche, pour lui faire comprendre qu'elle avait trop parlé ; Isabelle rappela toutes ses forces pour ne point trahir son émotion, et elle se retira, sans même paraître avoir remarqué ces paroles.

Dès qu'elle fut libre, son cœur se livra à toutes les douceurs de l'espérance : il lui disait que cette bonne dame ne pouvait être une autre que sa mère ; et sa prison était justement en face des prairies, où il n'y avait point de gardes, parce qu'aucun étranger n'aurait pu approcher de ce côté-là.

Dès lors, les heures parurent bien longues à sa piété filiale ; mais le soir désiré arriva enfin, et, avant de monter dans sa barque, elle adresse une prière fervente à

Marie, la consolatrice des affligés, afin qu'elle bénisse ses démarches.

Poussé avec ardeur par les mains agiles d'Isabelle, la nacelle légère fendait l'onde qui rendait un léger murmure ; les doux feux de l'astre de la nuit éclairaient le côté des fortifications où elle plaçait toute son espérance : elle arrive enfin, elle est en face du soupirail.... elle approche.... elle s'arrête.... elle écoute.... elle palpite.... elle regarde en tremblant.....

La faible lumière du ciel lui fait découvrir, au fond du cachot, une femme endormie sur un peu de paille et poussant parfois quelques soupirs.... Son cœur, ses désirs lui persuadent aisément que c'est elle.... elle n'en peut douter, et elle laisse échapper de ses lèvres tremblantes ces douces paroles : « O ma mère ! est-ce vous ?.... » Elle n'ose élever la voix, de crainte d'être surprise ou

d'interrompre le paisible sommeil de la prisonnière. Hélas ! la douleur et les souffrances le rendaient bien léger ; aussi la faible voix de la jeune fille ne tarda pas à la réveiller.

« O Dieu ! s'écria-t-elle, d'où viennent ces paroles ?.... Quel mortel sensible peut se faire entendre à cette heure et dans cet endroit ?

» — O ma mère ! c'est moi, c'est Isabelle, votre fille infortunée, dites-le-moi, est-ce vous qui êtes ici renfermée ?

» — Quoi, Isabelle !.... Non, c'est un songe, une illusion ! où suis-je !.... quoi, Isabelle respire encore ! ô chère enfant, est-ce bien toi ? toi, mon seul espoir ! tu me rappelles à la vie !.....

» — Oui, ô ma tendre mère ! c'est moi, rassurez-vous, je vous en conjure ; la Providence a ménagé les plus heureuses circonstances, afin que je pusse vous soulager et

même vous sauver !... je ne peux aujourd'hui rester ici davantage, adieu ; demain je viendrai vous revoir à la même heure !......» Ici sa voix s'éteignit, l'impression violente de son cœur la priva de ses sens, et elle tomba évanouie dans sa barque !....

Quel touchant spectacle que celui de cette innocente fille, attérée par l'excès de la joie, de la douleur et de l'amour ! Que va-t elle devenir en cet état, dénuée de tout secours ? Ah ! l'ange du Seigneur, l'ange de la piété filiale veille et voltige à ses côtés, pour la protéger et retenir sa fragile nacelle ; et, lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle ne put voir sans surprise et sans reconnaissance le danger qu'elle avait couru ; et elle se hâta de regagner sa demeure, afin qu'on ne pût remarquer son retard.

A peine fut-elle rentrée dans sa chambre, qu'elle se jeta sur son lit, accablée par tous

les sentiments qui partageaient son cœur. Quelle douce consolation pour cette tendre enfant ! elle a retrouvé sa mère.... elle a pu l'entendre.... lui parler.... la voir.... mais dans quel état pitoyable !.....

Non, elle ne la laissera point languir dans cette affreuse prison.... elle l'en arrachera au risque même de sa vie !..... En attendant, elle va soulager les souffrances cruelles qu'elle endure ; elle achète différentes provisions : du pain blanc, du vin, quelques nourritures agréables qui puissent rendre à sa bonne mère les forces qu'une diète longue et pénible lui a fait perdre assurément ; elle y joint un peu de linge, une croix, un livre d'évangiles, et un billet de sa main, où elle lui indique en peu de mots toute la suite des évènements qui l'ont amenée jusqu'à elle, lui recommandant de ne laisser rien voir, afin de ne point la priver du doux

plaisir de la soulager encore dans ses maux.

Malgré une barre de fer qui partage l'entrée du soupirail, Isabelle put, au moyen de quelques cordes, descendre dans le cachot les différents objets qu'elle avait apportés.

« O enfant digne de toute ma tendresse, s'écria Blanche, dès qu'elle l'entendit; tu as rendu le calme et l'espérance à mon âme abattue!..... oh! quand pourrai-je, chère Isabelle, te presser contre mon cœur!.....

» — Bientôt, ô tendre mère; mais, je vous en supplie, soignez votre santé; usez des adoucissements que je suis heureuse de vous procurer dans vos douleurs, et soyez pleine d'espérance; à demain!»

Quelle douce consolation pour cette tendre mère, dès qu'aux premiers rayons du jour, elle put parcourir le billet attendrissant qu'Isabelle avait écrit de sa main; les larmes

coulaient en abondance des yeux de la noble comtesse, et elle poussa un profond soupir vers le ciel, en s'écriant : « O Seigneur, plus miséricordieux que sévère ! Soyez béni ! ô Dieu bon, qui avez sauvé ma fille, mon unique espérance, vous qui l'avez conduite ici pour adoucir tous mes maux ! ô Dieu, bénissez-la, bénissez-moi moi-même !.... »

Combien la douce Isabelle était aussi consolée !.... Vulphy et Gertrude ne la voyaient pas sans étonnement, toute radieuse de joie et de bonheur ! Cependant le lendemain était le jour fixé pour l'entrevue de Simon, à l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, et la jeune fille, à son retour de Péronne, y vole, légère de contentement. Simon a bientôt tout appris de sa bouche ; il lui donne de nouvelles provisions, auxquelles elle joint tout le fruit de ses travaux, afin de fournir toutes sortes de secours à la bonne

comtesse. Après un mûr examen, que le sage prieur éclaira de ses lumières, le projet est formé de travailler à sa délivrance. Le danger est grand ; l'entreprise est difficile ; mais le tendre amour d'Isabelle pour sa mère lui adoucira toutes ses peines, et aplanira tous les obstacles. Combien cette nouvelle espérance ranime ses forces et son courage !

Comme elle allait souvent à la ville pour y vendre son poisson, elle y achète les instruments nécessaires pour briser le seul barreau de fer, qui divisait l'entrée du soupirail, et se procure aussi une corde solide pour en retirer sa mère, qu'il lui semble déjà voir entre ses bras.

Cependant elle continue chaque soir à lui porter quelques secours. Au moyen d'une corde attachée au barreau du soupirail, elle assujettit sa barque au pied du mur, et chaque fois, tandis qu'elle cause avec la pieuse

Blanche, elle s'occupe à limer doucement la barre de fer, qui seule retarde encore son dessein.

Une fois que, peu après la visite de Simon, elle lui avait fait un billet, pour l'informer plus longuement du projet formé de sa délivrance, y joignant quelques nouveaux secours, elle fut trompée par un épais brouillard, et se présenta au soupirail qui précédait celui de la prison où se trouvait sa mère : elle fait tout descendre sans bruit et adresse des paroles auxquelles on ne répond point. « Eh quoi ? se disait la sensible Isabelle, ma mère serait-elle changée de prison ? ne me suis-je pas trompée ? »

Elle regarde ; elle entend une voix lamentable ; elle reconnaît son erreur, et, toute tremblante, elle fuit avec rapidité, elle se croit perdue : l'autre prisonnier, qui n'a aucun intérêt à cette délivrance dont elle

parle sur son billet, va peut-être tout divulguer. Oh ! ma pauvre mère, qu'allez-vous devenir !....

Dans la juste crainte qui l'agite, elle approche de son cachot, lui adresse quelques paroles avec l'accent de la tristesse, et la supplie de ne point s'inquiéter si elle est quelque temps sans revenir....

En achevant ces mots, elle a entendu du bruit, des cris perçants de l'autre côté des fortifications ; elle était occupée alors, comme les autres fois à limer le barreau du soupirail ; et, comme le temps était fort obscur, elle s'était arrachée, dans ce travail, le dessus de la main, d'où il coulait beaucoup de sang. Dans le saisissement qui l'agite, elle saisit précipitamment l'aviron qu'elle fixait à un crochet placé dans le mur ; mais le pied lui manque, et elle tombe dans la rivière. Hélas ! la bonne Isabelle que va-t-elle

devenir? Mais Dieu veille sur les jours de l'enfant qui aime et respecte ses parents.

A trois pieds de profondeur s'étendait, du pied du mur, un large parapet, ménagé pour les réparations, en sorte qu'Isabelle n'eut de l'eau que jusqu'à la ceinture, et elle put facilement se relever et rentrer dans sa nacelle. Toute transie par le froid et par l'eau dont elle est trempée, elle poursuit rapidement sa course; mais à peine a-t-elle quitté sa barque, que les cris redoublent, et ils partent de la route qu'elle doit traverser pour se rendre chez Vulphy. La noble demoiselle est dans une cruelle anxiété; elle ne sait si elle doit avancer ou fuir. Cependant des hommes, munis de lanternes, accourent à ces clameurs nocturnes; les gens du château, qui étaient aux aguets, aperçoivent Isabelle qui s'avançait avec hésitation; ils se précipitent sur elle et l'entraî-

nent auprès du malheureux, qui venait de tomber sous un fer assassin et qui avait perdu connaissance. L'infortunée Isabelle est toute mouillée ; on a aperçu le sang qui coule de sa main ; c'en est assez, elle est saisie comme coupable du meurtre qui vient d'être commis.



VIII

La malheureuse victime, qu'on avait trouvée évanouie et baignée dans son sang, fut bientôt reconnue : c'était le brave Dassonvillez, de Maurepas, village voisin de Cléry, homme également recommandable par sa piété et sa charité envers tout le monde : aussi était-il haï de Raoul et de tous ceux de sa maison, parce que lui seul, dans tout le pays, osait s'opposer à ses injustices. On vit

alors combien la vertu a de pouvoir sur les cœurs. Au milieu de l'empressement qu'on mit à le secourir et à panser ses plaies, ce ne fut qu'un cri général de désolation, à la vue de l'état où était réduit un homme que son innocence et sa bonté devaient mettre à l'abri de la haine et de l'envie : ce même jour, il revenait encore de prêter son appui à un malheureux père de famille, que l'injustice opprimait et retenait dans les prisons de Péronne, et, c'est en revenant fort tard de la ville, où cette affaire avait prolongé son séjour, qu'il était ainsi tombé sous les coups d'infâmes assassins.

D'un autre côté, c'était dans le village une surprise, une indignation universelle : « Qui l'aurait jamais pensé, se disait-on hautement, que cette jeune fille qui demeurait chez Vulphy cachât tant de scélératesse sous un air d'innocence et de vertu !

Ce n'est donc qu'une infâme hypocrite, qui a trompé ce digne homme, et qui nous a nous-mêmes abusés jusqu'ici ! Nous ne pouvons douter de son crime ; nous l'avons saisie les mains tout ensanglantées et le corps trempé d'eau, parce que sans doute elle aura essayé vainement de s'évader à travers les marais ; mais la Providence l'a fait découvrir, elle expiera d'une manière terrible le crime d'avoir ôté la vie à l'homme le plus estimable de tout le pays ; et, comme elle n'a pu seule commettre cet attentat, ni amener le brave Dassonvillez dans ce chemin écarté de la route de Péronne, on l'obligera à déclarer ses complices par une rude question.

Quel coup poignardant pour le vertueux Vulphy et pour la pieuse Gertrude, lorsque ces bruits sinistres parvinrent à leurs oreilles ! « Non, se dirent-ils, eux qui la connaissaient, non, Isabelle n'est point coupable d'un

pareil crime! Son sexe, ses vertus, sa douceur naturelle, ne permettent point de le croire! Cependant tout le monde l'assure; on l'a surprise toute couverte de sang auprès de la victime! »

Vulphy surtout se rappelle avec peine l'espèce d'inquiétude qui semblait agiter Isabelle depuis quelque temps : elle était rentrée plusieurs fois assez tard de sa course nocturne; il lui avait vu entre les mains une lime et des cordes dont il ne pouvait deviner l'usage; il l'avait aussi surprise écrivant des lettres dont elle lui cachait la destination; et, malgré tout ce que pouvait dire Gertrude pour justifier l'infortunée qu'elle chérissait comme son enfant, le pauvre Vulphy, accablé par le poids de l'opinion publique et par ses propres imaginations, intimidé aussi peut-être par le concours des gens de Raoul, commença à craindre que le prieur du Mont-

Saint-Quentin et lui-même n'eussent été trompés. Oh ! que l'homme est faible, qu'il est aveugle lorsqu'il ne juge que sur les apparences !....

Victime de ces funestes préventions, l'innocente Isabelle était tombée évanouie en se voyant arrêtée comme l'auteur d'un si grand crime. Revenue ensuite à elle-même, elle est traînée devant le prévôt de la ville de Péronne, qui, sur la déposition d'un grand nombre de témoins, la fait jeter dans un affreux cachot.

Accablée par la fatigue autant que par la douleur, Isabelle tombe sur la paille qui lui sert de lit, et un sommeil tranquille ferme ses paupières, parce que son cœur est innocent.

Mais quel réveil terrible pour la digne fille de Blanche ! Il lui semble rêver.... Cependant elle recueille ses pensées.... son âme

est en proie à la plus vive émotion.... Un ruisseau de larmes inonde ses joues décolorées : « Dieu tout-puissant, s'écrie-t-elle, vous le soutien du juste, vous le protecteur de l'innocence, vous savez que je ne suis pas coupable d'un si noir attentat! Vous savez pour qui le sang découlait de ma main; pour qui j'étais toute mouillée et tremblante!.... Les hommes m'accusent d'un crime dont l'idée seule me fait horreur! O Dieu bon, je ne murmure point contre vos desseins. C'est vous qui avez tout permis; je m'y soumets, puisque vous-même, avant moi, avez été condamné et mis à mort par vos ennemis, malgré votre innocence; mais, Seigneur, permettez-moi de vous prier au nom de ma tendre mère! Découvrez mon innocence, vous dont la sagesse est infinie, afin que je puisse délivrer des fers d'un tyran cruel votre servante, qui est fidèle à

votre sainte loi avec tant de ferveur et de résignation. »

Cette prière ardente ranime son âme abattue ; et malgré les justes appréhensions que doivent lui inspirer et cette accusation qui l'accable, et l'erreur qui peut faire connaître par un autre captif son dessein de délivrer sa mère, il semble néanmoins qu'une lueur d'espérance est venue briller à ses yeux et fortifier son cœur.

Les premiers rayons du soleil commençaient à éclairer l'intérieur effrayant du cachot, et Isabelle venait d'offrir à son Dieu les prémices de sa journée, lorsque le verrou se fit entendre, et la porte s'ouvrit avec fracas. C'était le geôlier qui apportait du pain et une cruche d'eau.

Isabelle le remercia, et le pria avec douceur de lui donner quelques vêtements, et de vouloir bien faire sécher les siens qui

étaient encore tout humides. Cet homme, naturellement bon, la soulagea de tout son pouvoir, malgré les ordres sévères qui lui avaient été donnés, mais ce ne fut point pour long-temps.

Bientôt elle fut mise à une question cruelle ; et cette jeune fille, animée d'un courage extraordinaire au milieu des tourments affreux qu'on lui faisait endurer, rendit un témoignage constant à la vérité et protesta toujours de son innocence. Les terreurs de ces épreuves cruelles n'ayant pu obtenir aucune révélation de la part de l'innocente Isabelle, on résolut de procéder à son jugement.

Le vingtième jour après son arrestation, dix heures venaient de sonner au beffroi qui dominait son cachot, quand on vint la tirer pour la conduire devant ses juges. Vulphy, Gertrude et un grand nombre de témoins y

avaient été rassemblés. L'indignation, excitée d'abord par de funestes préventions, sembla céder un instant à l'admiration qu'excita Isabelle en paraissant au pied du tribunal avec cet air noble, calme et imposant, que peuvent seules inspirer l'innocence et la vertu; mais bientôt les dépositions unanimes des témoins ont aigri de nouveau tous les cœurs, contre le prétendu assassin du bon Dassonvillez, de cet homme vertueux et chéri de tout le monde; toutes les apparences sont contre elle; elle ne peut éviter la condamnation.

Après les diverses dépositions, Vulphy se lève à son tour, afin de parler en faveur de l'accusée. Il aurait pu affaiblir considérablement les préventions qui pesaient sur sa tête, en faisant connaître qu'il n'y avait rien d'étonnant de la rencontrer à cette heure près du château, puisque chaque nuit elle

allait à sa place faire la ronde commandée impérieusement par Raoul ; mais cette révélation l'aurait probablement perdu lui-même, sans peut-être sauver Isabelle. Il se borne donc à faire un juste éloge de ses vertus, de sa douceur, de son obéissance, et surtout de sa tendre piété : Gertrude la justifia avec plus de véhémence encore, et elle pénétrait tous les cœurs par les larmes et les sanglots qui entrecoupaient ses paroles.

Enfin, Isabelle eut ordre de parler à son tour et de répondre aux accusations qui avaient été faites contre elle. Quel moment critique pour l'aimable fille de Blanche ! quels combats divers se livrent alors au fond de son cœur ! Elle n'a qu'un mot à dire, elle n'a qu'à faire connaître sa naissance, les efforts de sa piété filiale qui ont ensanglanté ses mains et mouillé son corps ; elle pourrait dire encore qu'elle a aperçu les vrais assas-

sins s'enfuir rapidement dans l'enceinte du château ; mais non.... ces révélations perdront sa tendre mère, qui peut-être pourra sortir de son cachot par les soins du fidèle Simon..... Pour elle, son parti est pris ; elle mourra plutôt que d'exposer celle à qui elle a voué sa vie.

Elle se lève ; un profond silence règne dans l'assemblée.... l'émotion de son cœur anime tous ses traits ; un feu vif brille dans ses yeux, et elle parle avec l'énergie et le courage qu'inspire le témoignage d'une conscience sans reproche.

« Messieurs, dit-elle, s'adressant à ses juges, je ne puis m'élever ici ni contre vous ni contre mes accusateurs. L'indignation est juste contre le meurtrier d'un homme estimable et vertueux. Toutes les dépositions sont véritables en apparence ; tout est contre moi, et cependant je ne suis

point coupable, et je n'ai aucune connaissance des prétendus complices qu'on me suppose. Oui, je proteste ici de mon innocence en face du Ciel, qui est en ce moment mon seul appui. Je pourrais sans peine justifier ma présence au milieu de la nuit dans l'endroit où l'on m'a rencontrée; je pourrais vous dire pourquoi l'eau découlait de mon corps et le sang de mes mains; mais c'est un mystère caché au fond de mon cœur, mystère qui m'est plus cher que la vie, et que le grand jour des révélations pourra seul révéler. Je frémis, messieurs, à la seule pensée du crime affreux que l'on ose m'imputer, malgré ma conduite passée, dont tous les habitants de Cléry ont été témoins. L'hypocrisie ne saurait se masquer si long-temps, et le vice ne débute pas par un meurtre si affreux, auquel vous ne pouvez me supposer le moindre intérêt!.... Non, messieurs, ma

conscience me le dit, je ne saurais jamais commettre un si noir attentat.... Les vrais coupables.... mais je me tais; une puissance redoutable pèse sur vous comme sur moi.... Dieu seul connaît mon innocence! vous pourrez, en me condamnant, porter un jugement équitable aux yeux des hommes, mais inique aux yeux de Celui qui juge les justices mêmes, et qui seul peut me dédommager de l'erreur des hommes. »

Ces paroles, prononcées avec chaleur et sentiment, ont ému et étonné les juges eux-mêmes, qui admirent tant de sagesse et d'éloquence dans une jeune villageoise. Sa défense a fait impression sur leurs esprits; ils semblent livrés à l'hésitation et éprouver quelque doute sur sa culpabilité.

L'intendant de Raoul, qui imposait à l'assemblée avec ses nombreux satellites, s'aperçoit de leurs dispositions. Il connaissait, lui,

les véritables assassins; il avait lieu de craindre qu'en renvoyant l'accusée comme innocente on ne fît de nouvelles recherches qui pourraient mettre sur leurs traces, car il n'y avait plus rien à redouter des dépositions du brave Dassonvillez qui était à la dernière extrémité; alors il redouble ses intrigues auprès des juges, et il les menace d'informer Raoul, l'ami du duc de Bourgogne, s'ils ne prononcent point contre l'accusée une condamnation justifiée par tant de témoignages unanimes qui emportent la conviction de son crime.

Les juges tremblent aux noms du duc et de Raoul, dont la tyrannie inspirait la crainte aux plus courageux eux-mêmes; et, après avoir rempli toutes les formalités requises en de pareils jugements, ils prononcent l'arrêt de mort contre l'innocente Isabelle.

Elle l'entend d'abord avec calme et fer-

meté ; mais à peine la lecture en est-elle faite, que ses sens se troublent, et elle tombe sans connaissance. Revenue bientôt à elle-même, elle est reconduite dans un cachot, où on la laisse seule à ses réflexions !... Oh ! qu'elles furent douloureuses pour un cœur aussi sensible que le sien ; sa voix lamentable s'éleva bientôt du fond de ce séjour ténébreux : « Juste Ciel, s'écria-t-elle au milieu des soupirs et des sanglots, ô Dieu plein d'équité, abandonnez-vous donc la justice et l'innocence ! ô vous ! qui seul connaissez le fond de mon âme, ne vous lèverez-vous pas pour prendre ma défense ? Je sais que vous avez un autre jugement pour réformer ceux des aveugles mortels, pour justifier l'homme de bien des calomnies et des injures des méchants ; mais n'avez-vous pas aussi promis des jours longs et heureux à l'enfant qui aimerait et respecterait ses pa-

rents?.... J'ai tout fait, tout osé, pour la plus digne et la plus vertueuse des mères, et c'est justement à cause de ma piété filiale que je vais mourir de la mort des scélérats. O Dieu, si jaloux de garder fidèlement vos promesses, vous ne pourrez le souffrir, la sainteté de votre parole y est engagée : je me repose donc entièrement sur votre Providence infinie : je remets aussi ma cause entre les mains de votre sainte Mère, qui vous suppliera de ne point laisser périr avec ignominie une enfant, qui n'est condamnée à la mort que pour son tendre amour envers sa mère, et qui ne désire vivre qu'afin de l'arracher aux maux injustes qui l'accablent! Non, ô Dieu de toute justice, vous ne le souffrirez point, mon cœur se ranime à cette douce pensée; et, dans la confiance que m'inspirent vos promesses sacrées, j'espère même contre l'espérance !... . »

Qu'elle a de force la prière du juste, la prière inspirée par une foi vive ! Qu'elle a de puissance sur le cœur d'un Dieu, qui ne sait rien refuser à celui qui, au milieu des tribulations, l'invoque avec une entière confiance !

Les paroles ardentes d'Isabelle ont été portées par les anges à travers les nues et déposées aux pieds du trône de l'Eternel, et la douce Marie a tourné ses mains suppliantes vers son Fils tout-puissant, afin que les vœux de l'innocence et de la piété filiale soient accomplis !



ISABELLE DE NESLE

ISABELLE DE NESLE

ÉPISODE

TIRÉ DE L'HISTOIRE DU XVe SIÈCLE.

PAR P. D.

TROISIÈME ÉDITION.

> Honore ton père et ta mère, afin
> que tu vives long-temps sur la terre
> que le Seigneur ton Dieu te donnera.
>
> Déc. II.

DEUXIÈME PARTIE.

LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1852.



PROPRIÉTÉ DE

ISABELLE DE NESLE.

—❦—

IX

Déja l'appareil du supplice était préparé. Suivant l'usage du temps, une haute potence, élevée par les soins du bourreau, paraissait hors des murs de la ville, à l'endroit appelé l'*Orgibé*, entre Péronne et Cléry, où se trouvaient aussi celles d'un grand nombre d'autres victimes, que les vengeances person-

nelles de Raoul ou leurs propres crimes y avaient attachées.

Les cadavres des suppliciés restaient suspendus, soit pour inspirer la terreur du cruel despote, soit pour éloigner du vice par l'aspect redoutable du châtiment. C'est là que l'innocente et noble fille des marquis-comtes de Nesle, devait, à la fleur de son âge, au moment où l'espoir de délivrer sa tendre mère lui souriait davantage, subir la mort infâme des scélérats !

Néanmoins, l'arrêt ne pouvait être exécuté avant que Dassonvillez, dont l'état laissait peu d'espérance, eût cessé de vivre. Le lendemain du formidable jugement, qui s'était répandu au loin, le moribond, qui jusque-là était plongé dans une espèce de léthargie mortelle, ouvrit les yeux, sembla reconnaître ceux qui l'approchaient, et laissa échapper quelques mots.

Le célèbre médecin Miltag accourt à cette nouvelle ; il n'en peut croire ses yeux, et il crie au miracle. Le peuple, qui connaissait la tendre piété du vertueux Dassonvillez envers la Mère de Dieu, ne doute point qu'elle lui ait mérité cette faveur du Ciel ; mais c'était à la voix de l'innocence et de la piété filiale que s'opérait ce prodige.

En effet, Dassonvillez passa une nuit plus calme et plus tranquille ; et, le lendemain, il avait recouvré l'usage de la raison et de la parole. Les juges ne tardèrent point à être informés de cet heureux changement, et ils le firent aussitôt transporter auprès d'eux, afin de recevoir ses dépositions : leur conscience n'était point sans remords, et ils craignaient toujours d'avoir porté une sentence injuste.

Dassonvillez demanda à leur parler sans témoins, et il leur déclara ouvertement que

ses assassins n'étaient autres que les gens de Raoul, qui avait juré publiquement sa perte; parce que, peu auparavant il lui avait encore arraché une innocente victime qu'il allait immoler : que c'étaient quatre hommes, grands et robustes, qui l'avaient d'abord saisi et entraîné vers le château, et frappé ensuite de plusieurs coups de poignard, voyant que ses cris et ses efforts les empêchaient de l'emmener dans les cachots secrets du vicomte; mais qu'Isabelle n'était point coupable, et qu'il ne pouvait comprendre comment on avait pu la saisir couverte de sang et trempée d'eau.

A ces mots, les juges se regardèrent avec étonnement et protestèrent à l'unanimité de l'innocence de l'accusée. Le peuple de Cléry, qui attendait impatiemment à la porte, fut introduit : on lui déclara hautement que, d'après les dépositions de l'intègre Dasson-

villez, Isabelle n'était aucunement coupable, mais bien quatre autres assassins, grands et robustes, qui avaient pris la fuite après leur attentat, et qu'en conséquence l'arrêt de mort était révoqué, et que l'accusée serait rendue à la liberté et reconduite en triomphe chez Vulphy, pour réparer l'injustice faite à son innocence.

Ces paroles jetèrent l'assemblée dans une surprise générale; on murmura bientôt de bouche en bouche les noms des véritables assassins; mais l'effroi qu'inspirait le cruel Raoul commandait le silence et l'impunité... Et l'indignation excitée par ce nouvel attentat, ne fit qu'exaspérer encore davantage ses vassaux contre lui.

Cependant ce peuple, si emporté naguère contre l'innocente Isabelle, ne tarissait plus dans l'éloge de toutes ses vertus, qu'une triste prévention lui avait fait oublier si vite :

il se porte en foule vers la prison pour être témoin de sa glorieuse délivrance, et pour la dédommager de tant d'injustes persécutions par ses cris de joie et ses applaudissements.

Depuis son arrêt de mort, Isabelle était en proie aux douleurs les plus vives : oubliant ses propres douleurs, que venaient adoucir les consolantes pensées de la religion gravées dans son âme, elle ne souffrait que pour les maux qui, bientôt peut-être, allaient accabler sa mère chérie.

Tout-à-coup, elle est arrachée à ces tristes réflexions par le bruit tumultueux de la foule qui s'avance vers son cachot. Elle pâlit ; ses sens se troublent ; elle ne doute plus cette fois que sa dernière heure ne soit arrivée, et qu'on ne vienne la prendre pour la conduire au supplice !.... Elle s'y était déjà préparée par une confession fervente ; mais alors elle se jette de nouveau à genoux ; et,

les mains levées vers le ciel, elle s'écrie avec transport : « O Dieu juste, vous le voulez, je ne résiste point à votre volonté toujours adorable ! Vous m'enlevez sans doute à cette terre d'exil pour me soustraire à de plus grands malheurs ! Vos jugements sont toujours équitables ; ma vie, tout ce que je suis vous appartient ; permettez-moi cependant de vous en faire généreusement le sacrifice en pardonnant à mes juges et à mes accusateurs, qui ne sont que la cause involontaire de ma mort ; mais, ô Dieu plein de miséricorde, daignez exaucer les derniers vœux que mon cœur vous adresse pour la meilleure des mères !.... »

Ici le bruit précipité des verroux vint l'interrompre ; elle se retourne toute tremblante, et aussitôt Vulphy et Gertrude, accourus des premiers, sont dans ses bras ; ils lui apprennent, dans les transports de leur joie,

que son innocence est reconnue, que l'arrêt de mort est révoqué, et qu'elle est libre.

Un des juges arrive bientôt pour lui signifier le nouveau jugement qui annule sa condamnation et la rend à la liberté. Quel doux moment pour le cœur si tendre de la pieuse fille de Blanche? Elle oublie tous les motifs de la joie, toute la gloire de sa justification; une seule pensée l'occupe et la transporte: c'est le bonheur de revoir sa bonne mère, de la soulager, de la sauver!... Son cœur a poussé vers le ciel un profond soupir, hommage énergique de sa vive reconnaissance..... Elle sort, et tout le peuple l'environne avec empressement; on la félicite de son heureuse délivrance; on exalte hautement ses vertus; et, accompagné de Vulphy et de Gertrude, elle est ramenée en triomphe jusqu'à Cléry, où sa première démarche, que suivit la foule, fut vers le temple du

Dieu trois fois saint, pour lui rendre graces d'avoir opéré un prodige si manifeste, afin de révéler son innocence et de l'arracher à la mort.

Isabelle retourna chez le bon Vulphy pour réparer ses forces épuisées par tant de souffrances et de privations. Mais qu'il lui tardait bien davantage de se rendre auprès de cette mère chérie, que sa longue absence avait dû plonger dans de justes inquiétudes!...

Ce ne fut qu'après avoir suffisamment rétabli sa santé par quelques jours de repos, que Vulphy lui accorda de reprendre ses travaux ordinaires, et surtout la course nocturne autour du château. Isabelle, échappée à un si grand danger, résolut de ne plus perdre un seul instant.

Montée joyeusement sur sa barque, elle médite profondément sur les moyens d'exécuter son projet. Au milieu de ces agréables

rêveries, la voilà arrivée près du cachot de sa mère : elle approche... elle appelle.

« Enfin c'est donc toi, ô fille bien-aimée ! répond la noble comtesse ; hélas ! je me croyais abandonnée de nouveau et pour toujours !....

» — Non, ma bonne mère, jamais je ne vous abandonnerai !.... je veux même vous délivrer bientôt !

» — O digne enfant, que Dieu bénisse ton pieux dessein !... » En même temps Isabelle lui descendait quelques secours et une lettre dont la lecture fit trembler plus d'une fois la bonne mère, à la vue du danger si pressant qu'avait couru son aimable enfant !

Celle-ci pressait de plus en plus l'œuvre de sa délivrance ; déjà le barreau était enlevé par les efforts de la jeune fille ; il ne s'agissait plus que de trouver un moyen d'évasion rapide hors du pays ; car Simon ne pouvait

amener de chevaux que jusqu'à la rive opposée de la Somme qu'il fallait traverser sur une barque. Mais une pensée lumineuse lui est inspirée comme du Ciel... « Dassonvillez, se dit-elle, est un homme sage et craignant Dieu, et par là même opposé à toutes les injustices de Raoul, dont il est l'ennemi naturel.... Je puis lui confier mon secret; il ne me refusera pas son appui ! ... »

Elle jugeait bien, la noble demoiselle, car nous le voyons chaque jour, tout le monde, les impies eux-mêmes, après avoir blasphémé contre la religion de Jésus-Christ, préfèrent néanmoins, pour leur confier ce qu'ils ont de plus précieux et de plus cher, les véritables observateurs de cette même religion, qui est le plus sûr garant de la fidélité, et à qui par là leur conduite rend un puissant témoignage, que détruisent en vain leurs paroles !

Pleine d'ardeur et de confiance, Isabelle, prétextant quelque sujet d'absence, part secrètement vers le déclin du jour pour le village de Maurepas, peu éloigné de Cléry : rien ne la rebute ; ni la solitude de la route, ni les ténèbres de la nuit, ni la difficulté du chemin ; elle s'est recommandée à l'*Etoile de la mer*, à l'Ange du Seigneur ; le doux espoir de délivrer sa mère adoucit toutes ses peines.

Enfin elle a gravi la montagne, où s'élève le village qu'habite le vertueux Dassonvillez, qui était parfaitement guéri de ses blessures : rien n'étonne de la voir demander sa maison, qui est le refuge des voyageurs et des pauvres, pour qui elle est un asile assuré.

Cet homme estimable l'avait vue plusieurs fois chez Vulphy (car les gens de bien se connaissent entre eux aussi facilement que les méchants) ; et ses traits lui étaient restés

gravés dans la mémoire, surtout depuis l'accusation qu'elle avait subie avec tant de courage ; aussi il la reconnut sans peine et l'accueillit avec bonté.

Dès le premier abord, Isabelle posa le doigt sur sa bouche pour lui demander le silence ; et, l'ayant pris à l'écart, elle lui dit : « O vertueux Dassonvillez, la conformité de sentiments et de persécutions de la part du cruel Raoul, m'a inspiré la confiance de vous ouvrir mon cœur, et de vous révéler un grand secret, et d'implorer votre assistance contre notre oppresseur !

» — Parlez, vous pouvez compter sur mes services ; vos vertus, votre courage et vos malheurs passés le méritent.

» — Promettez-moi de ne jamais trahir les secrets que je vais vous confier.

» — Comptez sur ma parole ; celle d'un serviteur de Dieu est plus forte que les

serments les plus solennels des méchants !

» — Eh bien ! j'y compte fermement ; écoutez-moi. »

Alors elle lui raconta, d'une voix animée, quels étaient sa naissance, son pays, son sexe ; elle lui fit un tableau touchant des persécutions injustes de Raoul contre sa famille, et de l'attentat qui lui avait enlevé sa digne mère ; comment elle l'avait découverte dans les cachots du vicomte, et les moyens qu'elle avait déjà pris pour sa délivrance, et qui l'avaient fait passer pour son assassin à lui-même ; elle termina en disant : « Maintenant je viens implorer votre secours, pour consommer l'œuvre si consolante de la délivrance d'une mère chérie !..... Ce que je demande de vous, c'est que vous puissiez vous rendre près de Cléry avec des chevaux, afin de nous conduire rapidement jusqu'aux bords de la Somme, que nous passerons sur

une barque, et au-delà de laquelle un serviteur fidèle de ma famille nous attendra à son tour, pour nous transporter avec vitesse dans une métairie située au milieu des bois : tout le succès de cette entreprise dépend de la promptitude de la fuite.

» — O noble demoiselle, votre piété filiale, vos vertus me remplissent d'admiration ; mais, malgré tout l'intérêt que je dois vous porter, je ne puis vous dissimuler que cette entreprise est fort téméraire, et que le moindre obstacle peut vous perdre et elle aussi, tandis qu'aujourd'hui vous pouvez du moins adoucir son sort.

» — Je sais qu'il y a du péril ; mais ne comptez-vous donc pour rien l'assistance d'un Dieu juste, qui favorisera enfin le triomphe des bons sur les méchants ?

» — Assurément, la Providence admirable du Seigneur ne laisse point toujours le

juste en proie aux souffrances et aux humiliations, même dès cette vie, et le moment où tout semble désespéré, selon la fausse sagesse des mortels, est souvent celui qu'il choisit pour faire éclater sa puissance ; mais ce moment, nous ne devons pas le prévenir par la témérité, il faut l'attendre avec une humble résignation !

» — Je pense comme vous ; mais je crois que la Providence demande notre concours pour accomplir ses desseins, et que rien n'est plus propre à nous mériter son assistance qu'une foi vive dans sa sagesse et sa puissance ; et cette ferme confiance, elle est au fond de mon cœur, fondée sur la promesse immuable du Seigneur, qui s'est engagé à bénir et à protéger les enfants qui aiment et qui honorent leurs parents. Il a déjà, en vous rendant la vie par un miracle, manifesté mon innocence et m'a sauvée d'une mort

honteuse, et je ne doute pas un instant qu'il n'achève son ouvrage.

» — O enfant de graces et de bénédictions! je ne peux résister à l'impression qu'excite en moi votre confiance si ferme dans le secours d'en haut. Dieu seul assurément peut donner le succès à un projet si pieux, mais qui renferme tant de périls : toutefois, je veux bien les partager avec vous; car je vois que le Ciel m'a choisi pour être, dans cette entreprise, l'instrument de sa miséricorde; je ne veux plus y apporter d'obstacles! »

Aussitôt, ils conviennent de profiter de la nuit du dimanche suivant, comme du moment le plus favorable. Tous les habitants du village et du château avaient coutume de se rendre ce jour-là à une fête voisine; et, les fatigues du jour les plongeant dans un sommeil profond, il serait facile alors pour

Isabelle de retirer sa mère de son affreux cachot, de l'emmener avec elle hors du village, à l'entrée du chemin de l'abbaye, où Dassonvillez les attendrait avec des chevaux, pour fuir avec vitesse jusqu'aux bords de la Somme, où Simon devrait les rejoindre.

Le dessein ainsi formé, Dassonvillez fait prendre quelque nourriture à la jeune comtesse ; il selle deux chevaux, et la reconduit lui-même jusqu'à l'entrée de Cléry. « Dieu vous soit en aide, dit-il en la quittant ; je m'unirai à vous pour le conjurer de vous bénir ; adieu, à dimanche !.... »

X

Une nuit claire et brillante de milliers d'étoiles, qui scintillaient dans la voûte des cieux, semblait vouloir favoriser la course nocturne de la jeune fille; mais, de leur côté, les bons vieillards commençaient à s'inquiéter sur son sort, lorsqu'enfin elle entra.

Quelle agréable surprise pour elle, de voir à table, à côté de Vulphy, le fidèle Simon qui venait d'arriver secrètement à la faveur

de la nuit. Le prieur du Mont-Saint-Quentin l'avait prévenu du danger qui menaçait Isabelle, lors de son injuste accusation, et aussitôt il était accouru dans le dessein de l'aider de tout son pouvoir ; mais il n'en fut pas besoin ; car, dès son arrivée, il apprit avec joie sa glorieuse délivrance.

Quelle rencontre favorable, se disait en elle-même la digne fille de Blanche ! Combien la Providence semble bénir mon pieux dessein, en m'envoyant ce serviteur dévoué, au moment où il m'est si nécessaire de le voir et de me concerter avec lui ! Néanmoins, elle ne put l'entretenir que peu d'instants, car il devait retourner le même soir à l'abbaye afin de n'éveiller aucun soupçon dans le village.

Après un souper frugal, mais égayé par le récit des évènements admirables ménagés par la Providence, afin de l'arracher à une

mort infâme, elle le reconduisit jusqu'au bout du village, sur le chemin du Mont-Saint-Quentin, lui fit connaître en peu de mots toutes les mesures qu'elle avait déjà prises pour le succès de son dessein, et la juste confiance qui l'animait; elle le pria d'en conférer avec le digne prieur, ajoutant que le lendemain, à son retour de Péronne, elle irait le rejoindre à l'abbaye.

Isabelle sentait l'espérance renaître dans son cœur; le ciel semblait sourire à tous ses vœux : cette fois, elle monta toute joyeuse sur sa nacelle; et, en un instant, elle fut auprès de sa mère. Quelles douces émotions éprouvait son âme, lorsqu'en lui remettant une partie des nouveaux secours apportés par Simon, elle put lui annoncer que l'heure de sa délivrance approchait, et lui faire part de toutes les mesures qu'elle avait prises et qui lui promettaient un plein succès.

Cette bonne mère, dont la santé était entièrement rétablie par les tendres soins de sa fille, et surtout par la joie de l'avoir retrouvée et l'espérance de se voir bientôt libre auprès d'elle, ne pouvait retenir les douces larmes qui coulaient de ses yeux : « O ma fille bien-aimée ! s'écria-t-elle avec sentiment, que tes pieux désirs s'accomplissent, et que le Ciel bénisse les efforts de ton amour pour moi !... » Aux bénédictions maternelles, la pieuse Isabelle s'est inclinée avec respect ; puis, elle se relève et semble s'éloigner à regret de ces lieux, qui renferment ce qu'elle a de plus cher au monde.

Elle ne manqua point le lendemain au rendez-vous de l'abbaye ; et, à son entrée elle trouva le prieur et son neveu conférant ensemble sur le projet hardi de la jeune fille. Comme Dassonvillez, le sage religieux voyait d'abord beaucoup de témérité à le concevoir;

et de péril à l'exécuter ; mais dès que cette noble héroïne eut exposé, d'un ton ferme et animé, tous les motifs de sa confiance, il lui dit : « Allez, digne fille de Blanche, la foi qui vous anime attirera sur vous assurément un secours tout particulier du Ciel ; il exaucera enfin les vœux et les soupirs d'une mère et d'une fille qui l'invoquent avec tant de confiance et de piété !.. . Pour moi je ne puis vous rendre aucun service apparent, à cause de la proximité de ce monastère, mais je vous aiderai du moins de toute l'ardeur de mes prières ; je vais lever les mains au ciel, afin d'attirer sur vous et sur votre entreprise toutes sortes de bénédictions. » Isabelle et Simon étaient tombés à ses genoux ; ils se relèvent lorsqu'il les eut bénis ; et après quelques instants d'entretien, où ils conviennent de nouveau du jour et de l'heure, Isabelle s'éloigne en lui disant, pleine d'une

douce espérance : *Dimanche à minuit !....*

Le soleil devait encore se cacher trois fois dans l'Océan, jusqu'à l'heureuse époque fixée pour l'exécution de son projet. Isabelle, pour éloigner tout soupçon, fournit sa course plus vite que de coutume, fit même le sacrifice de ne point s'arrêter au soupirail, et rentra de meilleure heure ; mais que ces trois jours lui parurent bien longs ! Oh ! que le temps est lourd et pesant pour un cœur qui aime, qui craint et qui désire !

Enfin elle est à la veille, et cette fois elle s'arrête et donne à sa mère tous les renseignements nécessaires pour son dessein ; elle enlève entièrement le barreau qui ferme l'entrée du soupirail, auprès duquel, depuis long-temps, un crochet avait été fixé par ses tendres mains, pour y assujettir sa barque : elle y attache une forte corde à nœuds disposée de longue main, et éprouve si elle

atteint le fond du cachot..... Toutes les épreuves sont satisfaisantes.... Alors elle remet à la pieuse comtesse tous les objets propres à favoriser son évasion, et s'éloigne en la conjurant de s'unir à elle pour obtenir le secours du Ciel, sans lequel l'homme ne bâtit que sur le sable.

L'airain sonore, retentissant de ses vibrations bruyantes, que le cours du fleuve emportait au loin dans la vallée, vint réveiller, dès le matin du dimanche, la noble demoiselle, à qui l'agitation de son cœur avait permis à peine quelques heures d'un sommeil léger et interrompu. Elle lève aussitôt ses mains innocentes vers le ciel, et offre au Seigneur les prémices de ce jour, l'objet de tous ses vœux! « O Dieu, s'écrie-t-elle, vous dont la Providence s'étend jusqu'aux oiseaux des champs, ah! daignez aujourd'hui jeter un regard favorable sur une orpheline

infortunée, qui vous conjure de lui rendre une mère qu'elle aime et qu'elle honore! O Dieu, la force des faibles, je n'ai d'espoir qu'en vous seul! Serions-nous au fond de l'abîme, votre bras puissant peut nous en retirer encore!.... » Ces vives élévations de son cœur vers Dieu ne furent pas l'objet d'un seul instant; mais tous les moments qu'elle passa dans le temple saint, en ce jour du Seigneur, elle ne cessa de le prier avec la ferveur de la plus tendre piété!

Cependant, au sortir de la messe, un bruit sourd se répand parmi le peuple; on murmure dans la foule que le vicomte doit rentrer au château ce jour-là même; que, fatigué des ennuis de la guerre, il avait conçu le dessein de venir se reposer quelque temps dans son domaine de Cléry.

Quelle nouvelle foudroyante pour la tendre Isabelle! Grand Dieu! que vont devenir ses

douces espérances, sa pieuse entreprise!.... Le barbare, il a peut-être connaissance de tout son projet, à cause de l'erreur qu'elle a commise en se trompant de cachot! il vient peut-être redoubler ses persécutions contre sa tendre mère! peut-être, pour la saisir elle-même et l'enfermer aussi dans une noire prison, surtout lorsqu'il connaîtra les suites de l'assassinat de son ennemi Dassonvillez! Quelle épreuve cruelle pour un moment où le plus doux espoir lui souriait avec tous ses charmes!.....

Elle rentre dans le paisible sanctuaire, où l'âme affligée puise tant de calme et de consolation!.... Ses larmes coulent en abondance! ses vœux, ses sanglots, ses soupirs montent vers le ciel, et la confiance rentre insensiblement dans son âme abattue: « Oui, dit-elle, en se relevant avec courage! oui, Seigneur, malgré ces nouveaux obstacles

malgré tant de périls, j'espère encore en vous ; votre protection n'en sera que plus visible et plus éclatante, en déjouant les vains complots des méchants ! » Et, en sortant du temple sacré, elle s'écriait au fond de son cœur : « O ma mère ! ma tendre mère ! que la plus sainte des mères, Marie, vous protège ! Pour moi, je ne veux plus désormais séparer mon sort du vôtre ; je veux vous sauver aujourd'hui ou mourir avec vous !....

XI

La terre est enveloppée des ombres de la nuit, et un brouillard épais s'était répandu dans l'atmosphère. Quelle heureuse circonstance pour le projet d'Isabelle ! et, pour comble de bonheur, Raoul n'était pas encore arrivé ; les couleuvrines du fort n'avaient pas encore annoncé sa présence par leurs détonations redoublées, ni les cors par leurs éclatantes fanfares. Néanmoins, elle a mêlé

quelques larmes à son repas du soir, en pensant aux bons vieillards qu'elle va quitter; elle cache avec soin son émotion et leur dit qu'elle doit faire une petite course le lendemain, et les prie de ne point s'inquiéter sur son sort; leur ajoutant, qu'elle n'oubliera jamais toutes leurs bontés paternelles, qu'elle espère pouvoir mieux reconnaître un jour.

Bientôt sonne l'heure du couvre-feu; et, au tumulte d'un jour de fête, succède le profond silence de la nuit. Isabelle est prête; son petit bagage est sous son bras; elle jette un dernier regard sur le Christ de plomb et sur la Vierge de buis qui ornent sa chambrette : son cœur en dit plus que n'en pourraient faire ses paroles; elle adresse un dernier adieu à la demeure hospitalière du bon Vulphy.

Tout semblait favoriser cette louable en-

treprise : le calme régnait au loin, et les gens du château, fatigués aussi de ce jour de fête et n'attendant plus leur maître à cette heure-là, paraissaient ensevelis dans un profond sommeil. Toute radieuse de confiance, l'aimable enfant franchit en un clin-d'œil l'espace qui la sépare de sa mère ; un doux espoir les anime l'une et l'autre ; la fille, avec l'empressement et l'agitation du bonheur, a fixé sa barque et fait descendre dans l'intérieur du cachot la corde destinée à en retirer la noble captive : Blanche, qui de son côté était toute prête, s'est bientôt accrochée avec courage aux nœuds conducteurs de la corde. La distance est grande jusqu'au soupirail, et ce n'est qu'après mille efforts de part et d'autre qu'elle parvint enfin au bord et tombe toute épuisée dans la barque..... Quel heureux moment pour Blanche et Isabelle qui s'est élancée dans les bras

de sa mère bien-aimée !.... O vous, qui avez un cœur tendre et sensible, vous pouvez seuls comprendre toute l'étendue du bonheur qu'elles éprouvèrent dans ce moment appelé par tant de vœux ! Leur âme est dans l'ivresse..... leur cœur est dans la joie..... il est en proie aux plus douces émotions..... elles ne peuvent parler..... seulement elles laissent échapper avec leurs soupirs ces mots entrecoupés : O ma mère !.... ô ma fille !.... et de douces larmes inondent le visage de la mère et de son enfant....

Mais, ô Ciel ! quel bruit fatal vient troubler le bonheur de cette inexprimable jouissance !.... Un bruit vague se fait entendre du côté du château ; soudain le fort tonne avec fracas ; les trompettes résonnent au loin ; tout en un instant paraît en émoi à l'intérieur et dans le village ! C'est Raoul qui, arrêté par quelques obstacles, arrivait

mère, d'une sœur qui vous servent avec une tendre piété : c'est au nom de leurs vertus et de leur innocence que je vous prie ; car pour moi les légèretés de mon âge me rendent peut-être moins digne d'être exaucé en votre présence ! O vous, qui êtes mon père ! daignez envoyer votre ange pour me délivrer, ou du moins pour consoler une mère affligée et me soulager moi-même.... »

» Après cette courte prière, je me sentis comme fortifié ; le baume de la résignation, et je ne sais quelle douce confiance vint descendre dans mon cœur et le remplir de force et de consolation. Néanmoins, je devais craindre pour mes jours ; mais je vis bientôt que le cruel Raoul n'avait pas absolument juré de me perdre dès lors, et que sa barbarie se plairait davantage à me faire endurer des tourments mille fois plus cruels que la mort. En effet, bientôt le bruit des verroux

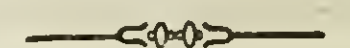
se fit entendre ; le geôlier déposa à mes côtés un pain noir et une cruche d'eau, et se retira dans un morne silence, en jetant sur moi un regard sinistre : c'était tous les deux jours qu'il m'apportait ainsi cette triste nourriture, et il se passait souvent plusieurs mois avant qu'on ne renouvelât la paille !

» Oh ! ma tendre mère, oh ! combien de sages réflexions j'ai pu faire dans ce noir cachot ! combien je me rappelais vos sages instructions, que je n'écoutais souvent qu'avec légèreté ! Hélas ! me disais-je à moi-même, si dans ce moment il m'est si pénible de me voir renfermé seul dans cette noire prison, de me voir privé en un instant de tous les agréments de la vie, moi qui naguère étais assis à une table abondante, qui ne couchais que sur la plume, qui enfin obtenais tout ce que j'avais désiré.... Que serait-ce donc si Dieu, dans sa justice, m'avait précipité dans

pour l'aimable Isabelle ! Enfin elle voyait et serrait librement entre ses bras la meilleure des mères..... elle pouvait la presser contre son cœur, lui parler sans crainte désormais ; et ce bonheur, sa conscience lui disait qu'elle le devait à son vif amour, à sa piété filiale, à son héroïsme, ou plutôt à la protection toute particulière du Ciel ! Combien cette tendre mère éprouva aussi tour-à-tour des sentiments de joie, de crainte et d'admiration, lorsqu'elle apprit de sa bouche toutes les particularités de son accusation ; comment, à cause de son zèle à la soulager, elle s'était vue exposée à une mort ignominieuse, dont elle avait été délivrée comme par miracle, ajoutant que le retour précipité de Raoul pouvait être occasionné par la méprise qui lui avait fait déposer dans une autre prison des objets qui pouvaient les trahir toutes les deux. Les bonnes gens de la maison

mêlaient leurs larmes à celles de la comtesse et partageaient leurs jouissances et leurs consolations.

Cependant Simon leur avait disposé l'appartement le plus convenable de la ferme, et elles y goûtèrent un repos bien doux après tant de maux. Elles ne pouvaient néanmoins se livrer à une entière sécurité, et devaient encore se cacher avec soin pour éviter les suites de la fureur d'un ennemi puissant et redoutable.... Mais le moment des épreuves était passé pour elles, et le ciel ne leur réservait plus que des jours heureux?



légère, traversaient rapidement le fleuve.

Quelle douce satisfaction pour le fidèle Simon, lorsqu'il put contempler de ses propres yeux l'épouse et la fille de son maître chéri, libres enfin devant lui sur le rivage, et arrachées aux persécutions de leur cruel ennemi !.... Il ne savait comment leur exprimer ses craintes antérieures, son bonheur actuel; des larmes de joie coulaient en abondance de ses yeux.

Il avait amené son plus beau char attelé de deux chevaux vigoureux, avec des coussins pour y asseoir les nobles voyageuses, qui s'y trouvèrent plus doucement que sur les coursiers qui les avaient singulièrement fatiguées par la rapidité de leur fuite.

Cependant Simon pressait la marche; on avait toujours à craindre les poursuites de Raoul dont elles ignoraient le sort funeste, et le char était soigneusement couvert

d'une toile blanche, afin de cacher dans le village l'arrivée de la comtesse dans sa métairie ; car ce refuge, s'il venait à se découvrir, pouvait encore l'exposer à de grands dangers.

A Beaulieu, on commençait aussi à s'inquiéter, à désespérer, à concevoir de vives alarmes, à cause du retard de Simon : aussi, quelle vive allégresse dans toute la maison, lorsqu'on vit arriver celles qui étaient l'objet de tous les désirs ! Quels doux transports, au milieu de cette heureuse métairie, qui possédait alors dans son sein les deux personnes qui seules survivaient à une famille si digne de leur amour ! Quel empressement unanime à leur prodiguer les soins les plus tendres et à les dédommager des longues souffrances, par lesquelles le Seigneur avait daigné les visiter !

Quel moment bien plus heureux encore

les prisons éternelles, dans la compagnie de tous les monstres et de tous les scélérats que la terre ait portés, de m'y trouver dans la privation la plus absolue, et en proie à tous les genres de douleurs, en comparaison desquelles tous les maux de la terre réunis ensemble ne sont qu'une ombre! et cela sans aucun espoir!.... O Seigneur! m'écriai-je alors, c'est un effet de votre miséricorde de m'avoir condamné à ces tourments passagers, pour m'éviter sans doute les souffranes mille fois plus terribles que l'éternité! oui, je me soumets à votre juste et divine volonté!... » Combien toutes ces pensées me fortifièrent au milieu de mes peines! O heureux les enfants à qui une mère chrétienne inspire de bonne heure l'amour de cette religion sainte, qui seule nous console quand tout nous abandonne. Oh! que j'en fis bien alors la douce expérience! car les barbares semblaient trou-

ver leur plaisir à aggraver mes maux de jour en jour.

» Il y avait déjà près de deux ans que je traînais ainsi ma pénible vie, lorsqu'un matin, en apportant ma portion ordinaire, le misérable geôlier, par un raffinement de cruauté, jeta à mes pieds une lettre de Raoul, qui annonçait à son intendant la prise et la ruine totale de la ville de Nesle, dont tous les habitants avaient été passés au fil de l'épée !.. Quel coup terrible pour moi que cette affreuse nouvelle !... combien ce nouveau trait entra profondément dans mon cœur, qui en ressentit plus d'angoisses que de toutes les autres douleurs !

» Dès lors je languis ; je tombai dans un accablement mortel. Cependant la force du Ciel ne m'abandonnait point ; l'ange du Seigneur semblait toujours veiller à mes côtés.

» Un soir que je me sentais attéré plus

plus que l'occasion favorable d'exécuter mon projet, lorsque, une nuit, j'entends un bruit et un tumulte extraordinaire, qui me présage l'arrivée du vicomte à Cléry et qui me saisit d'effroi. Le tumulte dura plusieurs jours, et j'ai su depuis que c'était à l'occasion de la mort tragique de notre cruel oppresseur : je reculai alors l'exécution de mon dessein ; mais, tout étant rentré dans le calme au bout de quelques jours, je repris courage ; je montai un soir vers le soupirail ; j'étais plein de confiance ; j'enlevai la barre de fer et je regardai : une barque s'avançait de mon côté, en longeant la muraille. O Ciel ! quelle Providence, m'écriai-je en moi-même, et en même temps je nageai vers la nacelle, que conduisait un vieillard respectable.

» Malgré la surprise de cette rencontre, il me reçut avec bonté ; et, se doutant que

j'étais encore une des anciennes victimes de Raoul, qui avait trouvé moyen de s'évader, il me conduisit dans sa demeure avec toutes sortes de soins pour n'être pas découvert.

» Ce digne homme, qui paraissait exercer l'état de pêcheur, me donna quelques provisions et me pria avec bonté de garder un profond silence sur l'accueil qu'il m'avait fait, m'engageant à profiter des ténèbres de la nuit, pour m'enfuir au plus tôt; car, malgré la mort violente de Raoul, dont il m'informa, son intendant n'en était pas moins à redouter encore. J'errai pendant plusieurs jours, évitant avec soin les routes fréquentées et ne marchant que pendant la nuit.

» Ce matin, j'ai passé auprès des ruines de Nesle, notre malheureuse patrie, sur laquelle j'ai versé des larmes. En m'avançant par des chemins de détour pour gagner Beaulieu, où j'espérais recueillir quelques

à ses côtés ; la colère étincelle dans ses yeux ; son épée brille dans ses mains ; il jure de tirer une vengeance terrible !....

O ciel ! que vont devenir les innocentes victimes sous le bras redoutable de ce cruel tyran !.... Il connaît leur route ; il sait qu'elles ne peuvent se diriger que vers Beaulieu ; il va les atteindre par sa vitesse ; elles ont peu d'avance sur lui ! Nobles fugitives, de rudes épreuves vous sont-elles donc encore réservées ? Ange du Seigneur, protégez-les !....

Monté sur un de ses coursiers les plus fougueux, le furieux despote s'élance de la vaste cour ; il vole avec la rapidité de l'éclair... mais, grand Dieu, que vos jugements sont terribles !....

Dans la fureur qui l'agite, il a lâché les rênes de son cheval indompté qui l'entraîne, l'emporte avec impétuosité, franchit le pa-

rapet du pont, le précipite sur le quai du fossé où il va se briser sur les grés aigus; de là il déroule dans ces eaux profondes qui environnaient ses murs impénétrables, et l'onde est toute souillée de son sang impur. Ce n'est qu'après bien des recherches et des fatigues qu'on put, à l'approche du jour, retrouver son corps meurtri, ensanglanté et sans vie!.... Les signes de la réprobation étaient peints sur son visage tout lacéré et effroyable!.. . Le voilà donc ce fier tyran, cet homme terrible qui faisait tout trembler à sa parole, qui ne connaissait aucun frein à ses désirs insatiables et à ses criminelles passions! le voilà étendu sans vie, sans force et sans puissance désormais! Celui qui semble ne rien craindre sur la terre et commettre impunément tous les crimes, le voilà frappé de la mort comme le dernier des hommes; bientôt il sera

il allait se retirer, dans la pensée que ce retour inattendu aurait entravé le dessein de la pieuse Isabelle. Il était temps de le joindre; car la noble comtesse épuisée, et par les souffrances d'une longue captivité, et par ses efforts pour sortir du cachot, et par une course forcée dont ses jambes n'avaient plus l'habitude, était sur le point de succomber.

Dassonvillez avait un cheval fort et vigoureux; il l'y place auprès de lui; Isabelle, qui s'était formée à l'équitation pendant son séjour à Beaulieu, saute rapidement sur l'autre coursier, et ils volent à travers la plaine : leur entreprise avait éprouvé du retard, la nuit s'avançait, il n'y avait pas un instant à perdre!

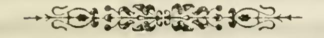
Raoul, par l'excès de la fatigue ou plutôt par l'agitation de son cœur criminel qui méditait de sinistres projets, n'avait pu goûter

les douceurs du sommeil qui n'appartiennent qu'aux âmes pures et innocentes !.....

Avant le jour, il ordonne à son intendant de lui amener la comtesse. ... Mais, tout-à-coup, le château est dans une grande rumeur; on n'a plus trouvé la captive dans sa prison..... divers bruits se répandent; on informe aussitôt le vicomte de cette évasion; on lui parle de la rencontre, vers la route du Mont-Saint-Quentin, d'une étrangère avec cette jeune fille qui demeurait chez Vulphy, et qui, sans doute, avait favorisé sa délivrance.

A ces mots, Raoul, semblable à un lion à qui l'on a ravi sa proie, entre dans des transports de rage et de fureur; ses blasphèmes et ses imprécations ont fait trembler les voûtes sombres des galeries, et porté l'effroi dans tous les cœurs..... En un moment, il est à cheval, et dix cavaliers robustes

renseignements sur votre sort, je reconnus bientôt le fidèle Simon. J'approchai ; mon cœur palpitait d'espérance.... Soudain je vous aperçus, et, en un clin-d'œil, j'étais dans vos bras ! O moment heureux !... le plus doux de ma vie ; il me fait oublier mes maux, puisqu'enfin je suis libre auprès des objets de toute ma tendresse !.... »



XIII

Ce récit était écouté dans un profond silence ; à peine osait-on respirer, et l'on voyait se peindre sur tous les visages la crainte et l'espérance, selon les dangers qu'avait courus Réné, ou les heureuses circonstances qui faisaient entrevoir sa délivrance ; mais sa tendre mère et sa digne sœur, ne pouvant résister à l'émotion de leur âme, redoublaient leurs larmes à mesure qu'il parlait. A peine

toutes sortes de rigueur. Hélas! ils ne furent que trop fidèles à ce commandement barbare! Mais, avant de sortir du cachot, Raoul les fit avancer quelques pas, et m'adressa ces paroles qui me percèrent le cœur : « Jeune homme, me dit-il d'une voix dure et terrible, on a méprisé mes richesses et ma naissance; on m'a préféré ton père; Blanche a dédaigné ma main; Gaston m'a rebuté; mais je serai vengé de cet affront.... Dans toi s'éteindra sa postérité; ta mort seule pourra apaiser mon juste courroux!... » Et il se retira, tremblant de colère et écumant de rage, et le fracas terrible de la porte et des verroux qu'il referma, acheva de me glacer d'effroi!

» Ah! qui pourrait comprendre la douleur profonde qui vint alors s'emparer de mon âme! Je sentis aussitôt toute l'étendue de mes maux! Je pensais à vous, ma tendre

mère ; à vous, ma bonne Isabelle, à vous qui, malgré votre juste désolation pour la mort de mon digne père, alliez perdre encore dans moi votre dernier appui. Mes propres tourments et plus encore les vôtres arrachèrent de mes yeux des larmes abondantes... Alors, accablé tout à la fois par la fatigue et la douleur, je me laissai tomber sur la paille qui me servait de couche, et je ne me réveillai qu'au moment où le soleil levant vint percer jusqu'à moi à travers le soupirail étroit de ma prison.

» Je me levai ; je parcourus d'un œil hagard les murs qui m'environnaient : près de moi un peu de paille, une pierre humide pour tout siège ; mes pieds attachés par des chaînes pesantes : « O mon Dieu ! m'écriai-je en levant les mains vers le Ciel, à quelles épreuves me réservez-vous ! moi, si jeune, élevé si délicatement ! moi, le soutien d'une

que jamais par la grandeur de mes maux, et que ma pensée douloureuse de la ruine de ma patrie, de la mort cruelle d'une mère et d'une sœur chéries, et du sort désespérant qui m'attendait moi-même, venait agiter vivement mon âme et chassait le doux sommeil de ma paupière, j'entendis tout-à-coup du bruit à l'entrée du soupirail de mon cachot. Je ne savais que penser, lorsque je remarquai confusément qu'on descendait quelque chose dans l'intérieur de ma prison, au moyen d'une corde qu'on relâchait ensuite; en même temps mes oreilles furent frappées par ces doux sons prononcés à demi-voix : « Ma mère, ma tendre mère, réveillez-vous, c'est moi... votre fille bien-aimée!...

» Dans mon premier étonnement, je gardai le silence; mais bientôt, ayant poussé quelques accents plaintifs, le bruit s'éloigna rapidement et je restai dans une étrange

anxiété. Je cherchai en tâtonnant ce qu'on avait déposé dans mon cachot, et je le cachai soigneusement sous la paille, en attendant le jour.

» Mais quelle surprise inattendue! quelle attendrissante émotion pour mon cœur, lorsqu'en ouvrant ces petits ballots, j'y trouvai une lettre écrite de la main même d'Isabelle et adressée à ma mère, à qui elle annonçait sa prochaine délivrance. Oh ciel, m'écriai-je avec ravissement, elles vivent donc encore cette mère et cette sœur chéries, seuls objets de ma tendresse! O ma bonne mère! vous êtes donc aussi sans doute auprès de moi sous l'esclavage du cruel vicomte! quelle douce pensée néanmoins me console! avec la connaissance de votre injuste captivité, j'ai du moins celle de votre prochaine délivrance!.... ô ma bonne Isabelle! oh! si tu savais à qui ton erreur a adressé cette

lettre rassurante ! oh ! combien tu t'empresserais aussi de me soustraire à la dure captivité dans laquelle je gémis depuis si longtemps ! » Isabelle ne se possédait plus; ses tendres mains se levèrent involontairement vers le ciel, et, après un instant de silence, Réné continua :

« Cette heureuse circonstance me rappela à la vie, au moment où je commençais à m'abattre et à perdre le reste de mon courage : rien ne pouvait plus en effet m'attacher au monde, et je n'avais plus d'autre désir que d'aller bientôt rejoindre au ciel tout ce que j'avais eu de plus cher sur la terre. Mais l'assurance que vous viviez encore me rendit à moi-même l'amour de la vie; je repris courage, et le Christ précieux, joint à un livre de prière, renfermés dans ces ballots, consola délicieusement mon âme, tandis que la nourriture agréable et le vin

bienfaisant que j'y trouvai aussi, rétablirent en peu de temps mes forces.

» A mon tour, je conçus le projet de m'évader et de me soustraire ainsi aux horreurs de l'esclavage ! Une lime était tombée à côté des paquets ; et, avec cet instrument précieux, je commençai par briser les fers qui m'attachaient les pieds ; je fis ensuite quelques entailles peu visibles dans le mur, de manière à y placer le pied, et je parvins ainsi jusqu'au soupirail. La barre énorme qui le traversait, ne m'effraya point, non plus que l'immense étendue d'eau qui était devant moi ; car je savais nager, et je me faisais volontiers illusion dans l'ardeur de mes désirs : je recommandai vivement mon projet au Tout-Puissant, et je me mis à l'œuvre avec confiance.

» Déjà j'étais parvenu à limer le barreau, sans le détacher encore, et je n'attendais

religion, dont la comtesse surtout était privée depuis si long-temps. Mais les ouvriers évangéliques étaient fort rares alors dans un pays qui passait souvent d'une domination à une autre.

Il fallait faire plusieurs lieues pour aller jusqu'au village de Martigny, près de Ham, où un vénérable pasteur, Paul d'Hardivilliers, consacrait les dernières années de sa vie à consoler et à fortifier les vrais fidèles, qui venaiennt le trouver de tous les environs. Il fut décidé qu'on s'y rendrait au premier jour favorable, et pour cela Simon attela son char de grand matin, et les nobles voyageuses purent y arriver avant l'heure de la célébration des saints mystères. Le vénérable ministre du Seigneur les reçut avec bonté, les consola par ses douces exhortations, et, après avoir disposé en peu de temps ces âmes déjà purifiées par le malheur, il les admit à

la participation du saint sacrifice, et les congédia, le cœur plein de joie, de reconnaissance et de bonheur !

Simon ramenait paisiblement son char, dans lequel étaient aussi deux de ses enfants, Victorine et la bonne Geneviève, qui avaient pris part à cet heureux voyage. On était alors aux beaux jours du printemps ; le soleil descendait lentement vers l'horizon et semblait quitter avec peine un ciel pur et serein ; le char était à l'entrée de la forêt de Beaulieu, lorsque tout-à-coup elles virent s'élancer, de l'épaisseur du bois, un homme qui, à sa mine pâle et à sa longue barbe, pouvait inspirer de l'effroi !

« O ma mère ! s'écrie Isabelle, que cette vue a saisie d'épouvante, c'est peut-être encore un assassin envoyé contre nous !

» — Rassurez-vous, dit Simon, cet étranger ne paraît point être un malfaiteur. »

enfin après l'heure qu'il avait indiquée. « O ma mère, s'écria Isabelle avec effroi, c'est notre persécuteur qui arrive.... Hélas ! nous sommes perdues !.... » Toutes deux tombent à genoux, et lèvent les mains vers le ciel pour le conjurer d'achever son ouvrage et de les soustraire à un danger si imminent !... Elles font vœu, s'il bénit leur entreprise, de rebâtir la superbe collégiale de Nesle dédiée à la Mère de Dieu !.....

« Reprenons courage, ô ma fille, dit la noble comtesse, Dieu ne nous abandonnera point !.... les moments sont précieux, n'en perdons aucun.... avance prudemment ta barque ; et, comme la nuit est obscure, j'ai la confiance qu'il nous sera facile d'échapper au milieu de la confusion, que ce retour subit cause de toutes parts. »

Combien le cœur de la pieuse enfant battait d'agitation et de crainte ! elle conduit

sa nacelle avec précaution ; le moindre objet la saisit ; le moindre bruit l'épouvante.... ; enfin, elles ont gagné le rivage et de là les vastes avenues qui conduisent au château : le vicomte venait d'y faire son entrée, au milieu de ses gens qui éclairaient les ténèbres de la nuit avec des torches ardentes, dont la lumière se répandait au loin.

Rien ne les arrêtait ; elles précipitent leur marche le long des épais tilleuls, et rencontrent seulement quelques personnes de la suite de Raoul qui, dans leur agitation, ne prennent nullement garde aux deux nobles fugitives.... Elles sont enfin hors du village ; elles respirent un instant ; puis elles pressent leur marche avec toute la vitesse possible ; mais Dassonvillez ne se présente point : le bruit de l'arrivée du vicomte l'avait éloigné, et ce n'est qu'après une route pénible qu'elles le rencontrent enfin, au moment où

réduit en poussière, ce front superbe qui osait braver le ciel, tandis que son âme criminelle est livrée à la justice inexorable du Dieu vengeur du crime et protecteur de l'innocence.

Cessez donc, âmes justes, opprimées par la violence des méchants, cessez d'accuser un Dieu dont la Providence paraît quelquefois concourir à la fausse prospérité de l'impie, et aux tribulations de l'homme de bien! Le moment de la justice arrivera tôt ou tard, et vous reconnaîtrez enfin son équité et sa sagesse infinies.

On vit bien alors que la mort est la plus sûre épreuve des sentiments. Tandis qu'une désolation universelle accompagne toujours la perte d'un maître bienfaisant et vertueux, il n'y eut, à la mort de Raoul, ni pleurs, ni regrets dans le village, à l'exception de la part de quelques suppôts intéressés, qui

avaient tout à perdre après lui, parce que son crédit leur assurait une funeste impunité dans leurs injustices.

La crainte, qui imposait le silence, ayant disparu avec ce fier despote, on en parlait alors sans réserve, et ce n'était que pour maudire sa mémoire et l'accabler d'exécrations !... La charité chrétienne déplorait sa fin malheureuse ; mais la vertu, l'innocence, l'amour paternel rendait graces à la divine Providence de les avoir délivrés d'un séducteur perfide, d'un tyran. En vain lui fit-on de magnifiques funérailles ; en vain plaça-t-on sur sa tombe un riche mausolée en marbre blanc ; comme son nom n'était point gravé dans les cœurs, il fut bientôt oublié ; ou si la vue de son tombeau rappelait quelque souvenir, ce n'était qu'un souvenir d'horreur et de malédiction que les pères inspiraient même à leurs jeunes enfants !

L'étranger s'approcha en effet et le pria avec émotion de vouloir bien lui donner une place dans son char, parce qu'il était épuisé de fatigues. Avant la réponse de Simon il s'y jette avec rapidité; en un clin-d'œil, il a tout reconnu, sans l'être lui-même, et il se jette dans les bras de Blanche et d'Isabelle, en s'écriant : « O ma tendre mère ! ô ma sœur chérie !.... » Toutes deux reconnaissent alors René, et tombent évanouies sur leur siège.

Simon, saisi tout à la fois de crainte et d'étonnement, a retenu ses coursiers; il se joint à ses enfants pour leur prodiguer des soins empressés, et bientôt l'heureuse mère et sa fille ont ouvert les yeux et contemplé, dans un silence ravissant, les traits d'un fils, d'un frère chéri qu'elles croyaient perdu pour toujours !

Ici la plume est impuissante pour décrire

la scène attendrissante qui se passa dans l'intérieur du char : le cœur seul d'une mère peut apprécier le bonheur et les transports de la noble comtesse, en pressant sur son sein le meilleur des fils, dont elle pleurait la perte depuis long-temps : il leur semblait voir un songe ; ils se regardaient dans une morne surprise ; leur bouche muette, par l'excès de la joie, ne poussait que des soupirs; leur cœur était dilaté par un plaisir délicieux, et tous trahissaient leur attendrissement par un torrent de larmes les plus douces !....

Leur bonheur surpassait encore celui d'un captif qui, après un dur et long esclavage sur une terre isolée, touche enfin le sol de la patrie, jouit du spectacle des lieux qui l'ont vu naître, et reçoit avec transport les embrassements de sa famille et des fidèles amis de son enfance.

Le ciel seul a des délices supérieures à celles que la mère, le frère et la sœur éprouvèrent dans ce moment fortuné!... Réné, rompant le premier le silence : « Avancez, dit-il, s'adressant à Simon, il me tarde d'être arrivé, afin de vous faire plus tranquillement le récit de mes longues infortunes, auxquelles le Ciel vient de mettre aujourd'hui un terme si heureux! »

A peine fut-on rentré dans la métairie, que non-seulement Blanche et Isabelle, mais encore toute la famille de Simon, après avoir fait un léger repas, se réunirent avec empressement auprès de Réné pour connaître ses aventures. Il prit la parole en ces termes :

« Vous avez dû savoir, par un des serviteurs qui m'avaïent accompagné, comment, au retour d'une partie, je fus arrêté dans un lieu à l'écart par six cavaliers inconnus et armés de pied en cap. J'essayai vainement

une vigoureuse résistance; que pouvais-je, seul et faible, contre ces scélérats pleins de hardiesse et de force! Ils m'eurent bientôt désarmé, et, m'ayant ensuite lié à côté de celui qui avait le cheval le plus robuste, ils s'élancèrent à travers la plaine, malgré les cris perçants du fidèle Bochard, qui vous aura raconté cette scène désolante.

» Je pensais bien que ces cavaliers n'étaient qùe des suppôts de Raoul, notre cruel ennemi, et je m'en convainquis davantage, lorsque, après plusieurs heures d'une course pénible, nous arrivâmes dans la vaste cour d'un château, où je reconnus le vicomte lui-même, qui s'avançait en me considérant avec une joie cruelle.

» Soudain, il fit venir son intendant seul avec le geôlier, et me fit conduire dans un affreux cachot, en leur imposant le secret le plus inviolable et l'ordre de me traiter avec

Cet accident terrible et le soin des obsèques de Raoul avaient fait oublier absolument la poursuite de Blanche, qui en avait été l'occasion. L'intendant, sachant que le vicomte n'avait point de proches héritiers, avait un intérêt personnel à mériter la bienveillance de la noblesse, pour conserver sa place et éviter les poursuites, à cause de sa complicité aux crimes de Raoul. Il sembla perdre de vue cette affaire qui n'était qu'un effet de la vengeance particulière de son ancien maître, et traita même les autres prisonniers avec moins de rigueur : il n'osa pas néanmoins les relâcher, de peur que de justes plaintes ne l'exposassent au ressentiment de leurs familles.

Ainsi la noble dame et sa fille, par un effet admirable de la Providence et de la justice de Dieu, échappèrent au plus grand danger qu'elles eussent couru jusqu'alors, et

auquel elles auraient infailliblement succombé : car l'obscurité de la nuit, leur précipitation à travers des chemins inconnus les avaient écartées de la véritable route ; elles avaient erré pendant long-temps, et ce ne fut qu'au lever de l'aurore qu'elles retrouvèrent le chemin qui les conduisit jusqu'aux bords de la Somme. Simon les y attendait depuis minuit, avec toutes les agitations de l'inquiétude et de la crainte !....

Blanche et Isabelle, avant de se séparer du vertueux Dassonvillez, lui firent les adieux les plus touchants, et lui promirent de ne jamais oublier tant de bienveillance et de dévouement, qu'elles pourraient peut-être mieux récompenser un jour ; mais ce digne chrétien n'avait d'autre vue que la gloire de Dieu, et il se retira, le cœur joyeux, d'avoir réussi dans cette bonne œuvre ; tandis que les deux fugitives, montées sur une barque

XII

Il y avait déjà quelque temps que la comtesse et sa fille goûtaient dans la paisible retraite de Beaulieu toutes les douceurs du repos, lorsque tout-à-coup on vit s'avancer, au milieu de la cour, le fermier de l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, qui, ayant mis pied à terre, présenta à Simon une lettre du Prieur.

A l'approche d'un étranger, Blanche et Isabelle, justement craintives, s'étaient ca-

chées avec soin ; mais bientôt elles sont suivies par Raymond qui, tout ému, vient leur communiquer la nouvelle de la mort violente de Raoul, dont le prieur l'informait. « Juste Ciel! s'écrièrent-elles dans un même transport de reconnaissance, soyez béni de nous avoir accordé une protection si visible ! » Tous trois se jetèrent aux pieds de l'image du Sauveur mourant, pour le remercier de cette grace signalée, qui allait dissiper leurs craintes ; et, la charité leur ayant fait répandre quelques larmes sur le sort funeste de leur persécuteur, elles promirent de mieux aimer encore ce Dieu juste et miséricordieux, qui les avait arrachées à de si grands dangers.

Aussi, étant devenues plus libres par la mort de leur ennemi qui dissipait toutes leurs craintes, elles résolurent d'aller, dans son temple même, remercier le Seigneur, et recourir aux sacrements si précieux de la

eut-il achevé son récit, qu'Isabelle s'écria : « O Dieu juste, que vos voies sont adorables et bien au-dessus de notre faible sagesse ! C'est moi, ô frère chéri ! c'est moi-même qui, par erreur, ai descendu ces objets dans votre cachot; et c'est justement ce que je croyais devoir me perdre qui a sauvé celui-là seul qui manquait encore à notre bonheur ! C'est le bon Vulphy assurément qui vous a reçu dans sa barque, lui qui m'a traitée comme son enfant. O Dieu bon et tout-puissant ! soyez-en à jamais béni ! » Et elle raconta alors à Réné toute la suite des évènements, qui avaient enfin délivré la noble comtesse.

» Oui ! s'écria Blanche à son tour, la Providence a veillé sur nous comme sur des enfants chéris ; elle nous a fait descendre au fond de l'abîme pour nous élever ensuite davantage ; elle nous a fait sentir tout le poids

du malheur, afin de nous rendre plus douces les jouissances et la prospérité qu'elle nous préparait ensuite. Oh ! apprenons bien aujourd'hui à ne jamais murmurer contre les desseins d'un Dieu juste qui connaît mieux nos besoins que nous-mêmes. Comment pourrons-nous jamais le remercier assez des faveurs et des consolations qu'il nous prodigue en ce moment, où il nous réunit tous enfin après une si longue et si cruelle séparation !.... »

Elle avait à peine cessé de parler, qu'une femme étrangère se présente à la porte : son costume négligé, son air abattu, sa démarche pénible, tout présentait en elle l'image d'une longue infortune ! Elle s'avance avec une émotion et un empressement qui étonnent; mais à peine a-t-elle jeté les yeux sur tout ce qui l'entoure, qu'elle élève ses bras au ciel avec un vif transport et tombe sans connaissance.

La charitable Isabelle s'empresse de la secourir; mais, en lui ménageant une respiration plus facile, elle découvre à son cou un collier qui lui est connu : elle examine cette infortunée, et, avec l'expression d'une joie mêlée d'agitation, elle a prononcé le nom de Rufine. A ce nom chéri, tout le monde environne la fille, l'amie fidèle qu'on avait pleurée depuis long-temps, que la divine Providence ramenait auprès de sa famille et de ses maîtres, et que son costume et sa maigreur extrême avaient empêché de reconnaître d'abord.

Revenue à elle-même après quelques instants, elle ouvrit les yeux, et s'écria d'une voix faible encore en se tournant vers Simon :

« O mon père! ô ma mère! ô ma chère famille! ô mes respectables maîtresses! quel bonheur de vous revoir encore! hélas! je vous croyais perdues sans ressource!...

Elle se reposa quelque temps, prit un peu de nourriture ; et, à la prière de sa famille ivre de joie, elle raconta comment elle avait échappé, par un prodige, à une mort presqu'inévitable, et leur dit : qu'ayant été jetée dans la rivière avant d'entrer à Péronne, et se sentant entraînée par le courant, elle s'était recommandée, dans son cœur, à la Vierge Marie, à l'Etoile de la mer ; que déjà elle avait perdu toute connaissance lorsqu'elle fut arrêtée dans les filets d'un batelier qui disposait sa barque pour la pêche, et que, l'ayant aperçue, il la retira aussitôt de l'eau et la sauva. Qu'ayant été amenée ensuite devant le Prévôt de la ville, ses réponses lui parurent si incroyables, qu'il la prit pour une folle, dont le dessein était de se noyer, et qu'afin de prévenir une nouvelle tentative, il la fit jeter dans une prison où l'on renfermait ceux qui avaient l'esprit aliéné; que les

longues privations et les maladies qu'elle y avait éprouvées l'avaient réduite à l'état de faiblesse où ils la voyaient, et que la veille seulement, après avoir donné toutes les marques d'une raison saine, on avait enfin consenti à la relâcher et à lui rendre la liberté. « Le premier usage que j'en ai fait, ajouta-t-elle avec sentiment, fut de voler auprès de vous, ô mes tendres parents! car je n'espérais plus jamais revoir des maîtres chéris que je croyais tombés sous les coups du cruel Raoul, dont j'ai appris la mort violente étant encore à Péronne. » Il fallut aussi que Simon satisfît son ardent désir, en lui racontant à son tour toutes les circonstances qui avaient délivré leurs nobles maîtres ; lui ajoutant que tout ce bonheur était dû, après Dieu, à la piété filiale et au courage d'Isabelle.

La comtesse, dans les transports de sa joie, fit préparer un repas de réjouissance

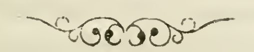
pour célébrer le bonheur de ce jour, qui les avait tous enfin réunis au moyen de tant de prodiges. La famille de Simon y prit part aussi; la joie régnait dans tous les cœurs et brillait sur tous les visages. Quel touchant spectacle que celui qu'offrait alors la métairie de Beaulieu! Quelles douces jouissances que celles d'une réunion si inattendue, où l'on pouvait se raconter réciproquement ses malheurs, et goûter le plaisir et l'assurance d'en être délivrés!....

Le repas était fini lorsque Blanche s'écria avec émotion : « Nous ne pouvons désormais méconnaître dans tous ces évènements le doigt visible du Seigneur; c'est lui qui a sauvé ma fille pour me délivrer moi-même ainsi que mon cher Réné, au moment où nous allions retomber entre les mains d'un cruel persécuteur....

» C'est lui encore qui nous renvoie en ce

moment la vertueuse et fidèle Rufine, c'est donc à lui que nous devons adresser de vives actions de graces pour tant de bienfaits !... »

Mais le Ciel lui réservait encore de nouvelles faveurs; et, après l'avoir humilié sous les coups de l'adversité, il voulait maintenant récompenser sa fidélité en l'élevant au comble de la prospérité et de la gloire !



XIV

Blanche et ses dignes enfants jouissaient depuis long-temps des douceurs d'une vie calme et obscure, dans la paisible retraite de Beaulieu. Le souvenir de leurs longues et cruelles souffrances avait effacé de leur esprit celui de l'opulence et des grandeurs, et leur faisait même trouver des charmes dans ce séjour champêtre, parce que Blanche y voyait à ses côtés des enfants chéris, tandis

que René et Isabelle y vivaient en assurance auprès de la plus tendre des mères. Avec ce qu'on aime, les déserts les plus affreux deviendraient un séjour fortuné : heureux l'homme sage qui ne livre entièrement son cœur qu'à Celui seul, qui est capable de le remplir, et qu'il peut trouver aisément dans tous les lieux de l'univers !

Cette noble famille coulait des jours calmes et fortunés, au sein de cette pénible obscurité : il eût été dangereux de paraître encore au grand jour, tandis que la guerre ou du moins l'inimitié continuait toujours de régner entre Louis XI et l'irréconciliable duc de Bourgogne, que son ancienne intimité avec Raoul devait rendre encore redoutable à ses ennemis.

Mais son heure était aussi venue, la mesure de ses crimes était pleine, et la justice divine allait éclater enfin sur ce fier despote,

dont elle avait supporté long-temps les cruautés et les vengeances. N'écoutant que la voix de sa colère, il s'était avancé vers Nancy, afin de le reprendre au duc de Lorraine : sa fierté et son orgueil indomptables envers ses soldats lui aliénèrent alors tous les cœurs : le duc de Lorraine fit contre lui une sortie vigoureuse ; ses troupes ne se défendirent que faiblement ou le trahirent, et lui-même, en fuyant, tomba dans un corps de cavalerie qui ne le reconnut point ; il se défendit comme un furieux, mais il tomba enfin percé de mille coups ; et ce prince, qui, peu auparavant, faisait tout trembler devant lui, fut tellement meurtri et écrasé sous les pieds des chevaux, qu'on eut peine à le retrouver parmi les morts. C'est alors que s'accomplit dans sa personne cet oracle de l'éternelle vérité : *Celui qui s'élève sera abaissé et celui qui s'abaisse sera élevé.*

La mort de ce prince ambitieux et vindicatif éteignit enfin le flambeau de la guerre civile ; Louis XI rentra en possession de tous les domaines de la France, que le duc avait possédés ou lui avait enlevés, et toute la noblesse retourna dans les provinces, pour y goûter les douceurs d'une paix si longtemps désirée. Dès lors, Blanche n'avait plus aucun sujet de craindre ; aussi fit-elle bientôt connaître ses infortunes et son sort à ses parents et à ses amis, que la guerre avait dispersés.

En peu de jours, Gaston de Chaulnes, son père, Charles, comte de Vermandois, Jules, baron d'Ostrel, Edmond, duc de Mailly, Paul, marquis d'Allongeville et le vaillant chevalier de Bracquemont, qui tous lui étaient unis par les liens du sang ou de l'amitié, arrivèrent successivement à Beaulieu : ils avaient eu connaissance de la ruine de Nesle,

et ils pensaient que la comtesse et ses enfants avaient succombé avec le reste des malheureux habitants. Aussi quelle joie, quelle ivresse pour eux de les revoir pleins de santé et au comble du bonheur ! Quel concert d'applaudissements à la piété filiale et au courage héroïque d'Isabelle ! Mais, au récit des cruautés de Raoul, les yeux des nobles chevaliers ont lancé un regard foudroyant et plein d'indignation.

« Le Ciel, il est vrai, dit Gaston de Chaulnes, a tiré une vengeance éclatante des crimes de Raoul ; mais ses infâmes complices existent encore ; mais ses cachots infects, où gémissent peut-être d'innocentes victimes, sont encore au pouvoir d'un perfide intendant : cet état des choses ne peut durer davantage pour l'honneur de la noblesse et de notre famille, pour les droits de l'équité ! je vais sur-le-champ trouver le roi, et, après

lui avoir exposé les injustices criantes de Raoul, qui était aussi son ennemi personnel, et la fidélité de la famille de Nesle, dont il a causé l'entière destruction, je lui demanderai l'autorisation de détruire de fond en comble le vaste château de Cléry, afin qu'avec les débris nous puissions rebâtir celui des marquis comtes de Nesle, qui toujours ont été attachés inviolablement à son parti, et dont l'épouse et les enfants vivent encore, après avoir échappé à mille dangers de la part de ses ennemis; enfin de relever les murailles de l'ancienne et célèbre ville de Nesle, que la vengeance du duc a réduite en cendres ! »

Tout le monde applaudit à cette proposition, et les braves chevaliers levèrent leurs épées avec énergie, en jurant de punir le crime et de venger l'innocence.

Après quelques jours, Gaston rentra à

Beaulieu avec un plein pouvoir de la part du roi de France, qui avait reconnu l'équité de sa demande, et lui avait même accordé des sommes considérables, pour l'aider à reconstruire la ville, confiant à la noblesse du pays le soin d'exécuter ses désirs.

Les braves guerriers n'avaient pas encore déposé leurs armes; leurs vassaux furent bientôt réunis, et ils marchèrent tous ensemble vers le château fort de Cléry. L'intendant, pris à l'improviste, ne put qu'opposer une faible résistance à des forces si imposantes; mais, dans son désespoir, il fit une sortie avec ceux des anciens suppôts de Raoul, à qui leurs crimes ne pouvaient faire espérer une plus longue impunité, et ils tombèrent tous sous les coups des assiégeants : ensuite le château fut emporté, et l'on ouvrit les cachots pour rendre à la liberté un grand nombre d'infortunés, qui y gé-

missaient sous le poids de la plus dure captivité.

Cependant Isabelle n'avait point oublié Vulphy et la bonne Gertrude : elle eût bien voulu suivre les combattants ; mais sa tendre mère souffrait un peu, son cœur avait subi tant d'impressions diverses, et sa fille, ne pouvant la quitter, chargea Réné de secours abondants pour ces bons vieillards dont elle devait supposer les besoins. Quelle surprise dans Cléry, lorsqu'on y connut tout ce qui concernait cette jeune fille qui avait demeuré chez Vulphy ; sa noblesse, sa piété envers sa mère ; on ne pouvait se lasser d'admirer tant de vertus !

Aussi, ce motif, joint à la haine que Raoul avait laissée de sa mémoire, engagea-t-il les habitants à se joindre aux soldats, afin de démolir le château si long-temps le séjour du crime, et d'en élever un autre,

où devaient bientôt habiter tant de piété et d'héroïsme.

Ce fut aussi un enthousiasme dans tous les environs, lorsqu'on apprit qu'on allait rebâtir le château et la ville de Nesle. On y accourait de toutes les campagnes voisines ; tous les vassaux des membres de la famille y furent employés ; le roi lui-même y envoya d'habiles architectes, en sorte qu'en peu de temps la ville et le château parurent sortir de leurs ruines comme par enchantement ; et, fidèles à leur vœu, Blanche et sa fille mirent leurs soins à l'ancienne église collégiale de Notre-Dame ; mais ils ne purent rendre ni à ce temple, ni à la ville son ancienne magnificence. Nesle, il est vrai, était relevée, mais moins grande, moins fortifiée, moins imposante qu'autrefois, et telle qu'elle existe encore aujourd'hui.

Le jour fixé où la noble comtesse et ses

enfants devaient y faire leur entrée triomphante, un peuple immense, accouru de toutes parts, couvrait le chemin de Beaulieu à la ville ; des arcs de triomphe s'élevaient partout au milieu de la route. Les nobles seigneurs, brillants d'or et étincelants d'acier, partirent de grand matin pour la métairie ; un char de triomphe était disposé pour la mère et les enfants : à leurs côtés, étaient assis le digne prieur du Mont-Saint-Quentin et le vertueux Dassonvillez, appelés à cette glorieuse cérémonie ; sur le second banc, Réné paraissait au milieu des nobles dames Louise de Rhode, Eugénie Du Plessis, parentes et amies intimes de la comtesse : Vulphy et Gertrude n'avaient point été oubliés ; on les voyait placés au milieu d'une barque que renfermait un vaste chariot ; c'était la barque sur laquelle Blanche, Isabelle et Réné avaient trouvé leur salut : du milieu

s'élevait un oriflamme resplendissant d'or et de pierreries, surmontée d'une couronne magnifique et contenant un écusson de la famille où étaient gravées visiblement ces lettres : *A la piété filiale.*

Les valeureux chevaliers escortaient les deux chars, et leurs soldats formaient deux haies épaisses de chaque côté. Le cortège s'avança lentement vers la ville ; c'était moins une marche qu'un triomphe : la foule redoublait à mesure qu'on avançait davantage : tous ces bons peuples avaient éprouvé plus d'une fois la douceur et les bontés de la respectable comtesse, et ils ne savaient comment exprimer leur joie en la revoyant, surtout après avoir cru qu'elle leur avait été enlevée pour toujours !

A chaque pas, des jeunes filles, blanches comme la neige et bariolées de rubans divers, venaient présenter des bouquets de fleurs,

des corbeilles de fruits à Blanche et à Isabelle ; plus loin, une troupe brillante et joyeuse de jeunes gens offrait des armes, des oiseaux, des bêtes fauves à l'aimable René ; il semblait que le ciel animait tous les cœurs pour bénir et exalter ceux qui lui avaient été fidèles, au sein de la plus rude adversité.

A la porte de la ville, les baillis de tous les domaines de la famille adressèrent un compliment à la comtesse, en lui présentant les clefs de la ville et du château. Quels sentiments divers agitaient alors l'âme de ces heureux captifs qui revoyaient enfin leur patrie ! mais la reconnaissance domina dans leurs cœurs, et l'on dirigea les premiers pas vers la Collégiale vouée à la Mère de Dieu, afin d'y rendre au Seigneur mille actions de graces pour tant de bienfaits signalés. Quand les chants de la reconnaissance eussent cessé de s'élever vers le ciel, le respectable prieur

du Mont-Saint-Quentin s'avança au milieu de l'assemblée ; et, avec cet air noble et imposant, que lui donnaient sa sainteté et son grand âge, il parla ainsi : « O vous tous, nobles chevaliers et peuples fidèles, que ce beau jour de triomphe a réunis dans cette enceinte sacrée, faites entendre avec transports les actions de graces les plus justes envers le Dieu des miséricordes. Il a manifesté sa puissance et sa bonté par des marques trop visibles, pour la méconnaître sans ingratitude ! C'est lui qui a suscité tant de vertus et de piété filiale, dans le cœur d'un ange terrestre, dont il s'est servi pour soustraire, à la cruauté d'un cruel persécuteur, une mère vertueuse et son généreux fils, précieux et dernier rejeton d'une famille qui vous est chère. O effet adorable des promesses du Seigneur envers les enfants dociles qui aiment et respectent leurs pères et mères, la

longue vie, les bénédictions abondantes sont leur partage, tandis que les malédictions terribles pèsent sur la tête des enfants ingrats et rebelles. O heureux jour! récompense anticipée de la piété et de la vertu! Triomphe de l'innocence sur le méchant, dont un Dieu juste punit tôt ou tard les iniquités, quelle image tu nous présentes du Ciel où aussi, après bien des dangers, des alarmes et de rudes souffrances, nous entrerons enfin en possession d'un bonheur infini, en comparaison duquel tous les biens, les honneurs, les plaisirs de la vie ne sont que fumée. Méritons-le ce bonheur inestimable par notre courage et notre fidélité; la vertu seule en inspire un avant-goût dès ce monde, elle seule peut nous y faire atteindre..... Vous avez détruit la demeure de Raoul, de ce perfide tyran, objet de la vengeance divine, détruisez de même l'empire du crime dans

vos cœurs ; enlevez-en de même jusqu'aux derniers fondements, et bâtissez-vous une demeure plus solide dans le Ciel où le triomphe, la félicité, la reconnaissance seront bien supérieurs à tout ce que nous voyons sur la terre ; parce qu'ils y seront sans mesure et sans fin !.... »

Ces paroles avaient produit une impression visible dans l'assemblée, et une nouvelle explosion de cris de reconnaissance fit retentir les voûtes du temple. Ce devoir rempli envers le Tout-Puissant, et les saints mystères célébrés dans un profond recueillement, le cortège reprit sa route vers le château, où il fit son entrée, aux coups redoublés des mousquets, et aux sons éclatants des trompettes : des larmes d'attendrissement et de joie coulaient des yeux de Blanche et de ses enfants, à la vue de ces lieux qui leur rappelaient de si doux souvenirs. Isabelle surtout

attirait tous les regards par sa noble modestie et la joie rayonnante qui brillait sur son visage : ce fut la fidèle Rufine qui eut l'honneur de les recevoir, à la descente du char de triomphe et de les conduire dans une salle magnifique, où un repas splendide avait été préparé par ses soins.

Les nobles seigneurs, leurs baillis et une multitude de convives prirent part à ce joyeux banquet, qu'égayaient encore les fanfares martiales des clairons : on ne se possédait plus d'enthousiasme et de contentement.

Le repas touchait à sa fin, lorsque tout-à-coup les trompettes cessèrent, et parut au milieu de la salle un jeune chevalier, habillé en troubadour, couvert d'habits étincelant d'or et de pierreries; il portait devant lui un petit bateau en or massif, sur lequel était assise une jeune fille, ayant un aviron à la

main ; puis, s'avançant vers Isabelle, dont la figure se colora du rouge de la pudeur et de l'innocence, il lui dit : « Noble et courageuse demoiselle, je sais que la plus douce récompense de l'enfant vertueux est au fond de son cœur, dans le bonheur même des parents qu'il chérit ! Mais l'héroïsme de votre constance et de votre amour maternel a trop excité notre estime et notre admiration, pour le laisser dans l'oubli et lui refuser toute la gloire qu'il mérite. Je viens donc, au nom de tous ces nobles chevaliers, et de toute cette respectable réunion, vous faire hommage de cette barque d'or, qui, suspendue sans cesse à vos yeux, et ensuite à ceux de la postérité, sera un témoin glorieux et authentique des justes faveurs dont Dieu, aussi bien que les hommes, se plaisent à couronner les enfants qui aiment et respectent leurs parents. *A la piété filiale !*

Il avait cessé de parler d'une voix forte et émue, et une explosion d'applaudissements se fit entendre de toutes parts. L'aimable Isabelle, confuse et agitée, reçut la barque d'or, et alla l'offrir à sa tendre mère, en se jetant dans ses bras.... Les applaudissements redoublèrent; des larmes coulaient de tous les yeux !.....

Quand le calme fut rétabli, le jeune troubadour prit son luth et en accompagna les paroles suivantes, qu'une voix mélodieuse faisait entendre :

I

Enfin a disparu l'orage,
Les tristes autans sont enfuis;
Désormais des jours sans nuages
Vont succéder aux sombres nuits:
Toujours flottants sur les abîmes,
Où cent fois la cruelle mort
Allait engloutir ses victimes,
Notre barque a touché le port.

2.

Embrassons tous l'heureux rivage
Où nous retrouvons le bonheur ;
De la vie, après le naufrage,
On goûte bien mieux la douceur.
D'une juste reconnaissance
Vers le Ciel élevons les chants ;
Vers cette aimable Providence
Dont la main guide ses enfants !

3

Ouvre ton cœur à l'allégresse,
Peuple trop long-temps malheureux !
L'infâme tyran qui t'oppresse
Est tombé sous les coups des cieux :
Bravant le maître du tonnerre
Il semait l'effroi devant lui ;
Dieu parle.... Et sa vile paupière
Se ferme à l'éternelle nuit !

4.

Gloire à ta bonté paternelle,
O Dieu qui soutiens tes élus !
Gloire à l'héroïque Isabelle
Dont tu couronnes les vertus !
Pour sauver une tendre mère,
Cent fois elle a voué ses jours :

Bénis désormais sa carrière,
Que rien n'en afflige le cours !

5.

Salut, Nesle, ô douce patrie,
Relève ton front radieux.
Salut, ô famille chérie,
Qui reviens habiter ces lieux !
Que le Ciel désormais propice
Marque tes jours par ses faveurs ;
Qu'un sort heureux les embellisse
Et comble les vœux de nos cœurs !....

Les fêtes occasionnées par l'heureux retour de Blanche et de ses enfants étant terminées, les nobles seigneurs retournèrent chacun dans leurs domaines, pour y goûter enfin les douceurs d'une vie plus calme que celle des camps. Blanche, de son côté s'occupa, de concert avec Réné et Isabelle, à repeupler la ville et offrit de si grands avantages que bientôt on y accourut de toutes les campagnes environnantes.

Les biens de la collégiale existaient encore ; elle s'occupa du soin d'y réunir un nouveau chapitre, et le vénérable curé de Mattigny, Paul d'Hardivilliers, dont elle avait pu apprécier le mérite et les vertus, fut choisi pour en être le doyen.

Le digne prieur avait été obligé de retourner dans son monastère, ainsi que le vertueux Dassonvillez dans sa famille ; mais ils étaient partis, après avoir reçu tous les témoignages de la reconnaissance et comblés de dons précieux.

Pour Vulphy et Gertrude, qui ne se possédaient plus de bonheur, ils restèrent au château en qualité de concierges, et Isabelle, devenue sensible au malheur par ses infortunes passées, ne passait aucun jour sans les visiter et leur confier les ressources de son admirable charité. Leur barque salutaire qui avait été apportée de Cléry fut enchâssée dans

une autre plus grande et plus belle, sur laquelle la noble châtelaine et ses enfants aimaient souvent à faire quelque course sur le Lingon. Quant au digne Simon, il fut nommé intendant du château, en récompense de sa fidélité; il vint s'y fixer avec sa vertueuse famille; et dans cette maison désormais fortunée, se conserva toujours le précieux souvenir des faveurs signalées du Seigneur, qui n'éprouve jamais le juste au-dessus de ses forces, et qui punit, même dès ce monde, l'ingratitude des enfants rebelles, comme il récompense aussi avec libéralité le respect et la piété filiale des enfants vertueux !.....

FIN

Lille, typ. L. Lefort 1851.



BIBLIOTHÈQUE

HISTORIQUE ET MORALE.

91 vol. in-12 avec fig.

ADHÉMAR DE BELCASTEL, ou ne jugez pas sans connaître.

ALGÉRIE (l') CHRÉTIENNE, par A. Egron.

AME (l'); entretiens de famille sur son existence, son immortalité, sa liberté, etc.

AMIS DE COLLÈGE, par Mme Césarie Farrenc.

ANTOINE ET JOSEPH, ou les deux éducations.

ANTOINE, ou le retour au village, par M. l'abbé de Valette.

BEAUTÉS DES LEÇONS DE LA NATURE.

BIBLE DE FAMILLE; nouvelle édit. *approuvée.*

BOTANIQUE à l'usage de la jeunesse, par Mme B***

BRUNO; imité de l'allemand, par l'auteur d'*Adhémar de Belcastel.*

CHANTS HISTORIQUES, trad. de l'italien de Silvio Pellico, par L. P.

CHARMES DE LA SOCIÉTÉ DU CHRÉTIEN, par l'auteur de *Réné.*

CLOTILDE, ou le Triomphe du Christianisme chez les Francs.

CORRESPONDANCE DE FAMILLE sur le choix des amis, etc.

DOM LÉO, ou le pouvoir de l'amitié, par l'auteur de *Lorenzo.*

DRAMES à l'usage des collèges et des pensionnats.

EDMOUR ET ARTHUR, par l'auteur de *Lorenzo.*

EPREUVES (les) DE LA PIÉTÉ FILIALE, par le même.

EUGÉNIE DE REVEL, souvenirs des dernières années du 18.e siècle.

FAMILLE (la) LUZY, par Henri Marg.***

FERNAND ET ANTONY; épisode tirée de l'hist. d'Alger.

FOI (la) L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ, par M. L. B.

FRÉDÉRIC, ou l'amour de l'argent, par Mme Césarie Farrenc.

GILBERT ET MATHILDE; épisode de l'hist. des crois.

HENRI DE FERMONT, ou la sévère leçon.

HISTOIRE D'ANGLETERRE.

HISTOIRE DE BOSSUET, par F. J. L. 2e édition.

HISTOIRE DE DU GUESCLIN, par ***

HISTOIRE DE FÉNELON, par F. J. L. 3e édition.

HISTOIRE DE FRANÇOIS Ier, roi de France.

HISTOIRE DE GODEFROI DE BOUILLON, suivie de l'histoire des Croisades.

HISTOIRE DE HENRI IV, roi de France et de Navarre

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, à l'usage de la jeunesse.

HISTOIRE DE LOUIS XII, surnommé le père du peuple.

HISTOIRE DE LOUIS XIV, à l'usage de la jeunesse.

HISTOIRE DE MARIE-ANTOINETTE, et précis sur Mme Elisabeth.

HISTOIRE DE NAPOLÉON, par l'auteur de l'*Histoire de Vauban*.

HISTOIRE DE PHILIPPE-AUGUSTE.

HISTOIRE DE RUSSIE.

HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, par M. l'abbé Petit.

HISTOIRE DE SAINTE MONIQUE, par le même.

HISTOIRE DE S. LOUIS.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

HISTOIRE DES SOLITAIRES D'ORIENT, tirée des auteurs ecclésiastiques.

HISTOIRE DE STANISLAS, roi de Pologne; extraite de l'abbé Proyart, par ****

HISTOIRE DE VAUBAN, par l'auteur de l'*Histoire de Napoléon*.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE, par Ant. Caillot. 2 vol,

HISTOIRE DU BRAVE CRILLON.

HISTOIRE DU GRAND CONDÉ, par l'auteur de l'*Histoire de Louis* XIV.

HISTOIRE DU MOYEN-AGE, par F. G.

HISTOIRE DU PONTIFICAT DE PIE VI.

HISTOIRE DU PONTIFICAT DE PIE VII.

JEANNE D'ARC, par Maxime de Mont-Rond.

JÉRUSALEM, histoire de cette ville célèbre.

JULES, ou la vertu dans l'indigence.

JULIEN DURAND; nouvelle imitée de l'anglais.

LANCELLE ET ANATOLE, ou les soirées artésiennes, par D J. D.

LORENZO, ou l'empire de la religion. G. T. D.

MANUSCRIT (le) BLEU, ou la jeune femme chrétienne, par L. B D. C.

MISSIONS D'AMÉRIQUE, d'Océanie et d'Afrique, par Maxime de Mont-Rond.

MISSIONS DU LEVANT, d'Asie et de la Chine, par le même.

MORALE DU CHRISTIANISME, offerte à la jeunesse, par M. D. S***

NAUFRAGE (le), ou l'île déserte, suivi d'*Arthur Daucourt*.

NOUVEAU THÉATRE des maisons d'éducation pour les jeunes gens.

NOUVEAU THÉATRE des maisons d'éducation pour les jeunes personnes.

PETIT (le) SAVOYARD, suivi du *pauvre Orphelin* et de l'*Orpheline*

RENÉ, ou de la véritable source du bonheur.

RETOUR A LA FOI; tr. de l'espagnol d'Olavidès.

RETOUR DES PYRÉNÉES, suivi de fragments et de pensées diverses.

ROSARIO; histoire espagnole, par l'auteur de *Lorenzo.*

ROSE DE TANNENBOURG, suivie du Rosier et des Cerises, par le chanoine Schmid.

SAINT-PIERRE DE ROME et le Vatican, par de Ravensberg.

SÉRAPHINE, ou le Catholicisme dans l'Amérique septentrionale.

SOLITAIRES (les) D'ISOLA DOMA, par l'auteur de *Lorenzo.*

SOUVENIRS D'ANGLETERRE, et Considérations sur l'Eglise anglicane.

SOUVENIRS D'ITALIE, par M. le marquis de Beaufort.

THÉATRE DES JEUNES FILLES, par Mme Césarie Farrenc.

TRAITS ÉDIFIANTS, recueillis de l'histoire ecclésiastique.

TRIOMPHE (le) DE LA PIÉTÉ FILIALE.

VIE DE BRIDAYNE, missionnaire, par l'abbé Carron.

VIE DE MARIE LECKZINSKA, reine de France, par l'abbé Proyart.

VIE DE SAINTE THÉRÈSE, suivie de la paraphrase sur le *Pater*.

VIE DE SAINT VINCENT DE PAUL, extraite de la vie du Saint, par Collet.

VIE PRATIQUE DE S. ALPHONSE DE LIGUORI, par M. l'abbé Gillet.

VIE PRATIQUE DE S. LOUIS DE GONZAGUE, par le même.

VISNELDA, ou le Christianisme dans les Gaules, par Mme V. M***

VOYAGE A HIPPONE, au commencement du 5e siècle.

VOYAGE AUX PYRÉNÉES, par l'auteur du *Retour des Pyrénées.*

VOYAGES AUX MONTAGNES ROCHEUSES, par le P. de Smet.

VOYAGE SUR LA MER DU MONDE, orné d'une carte allégorique.

YOULOFI (les); histoire par M. de Préo.

—ɞ—

